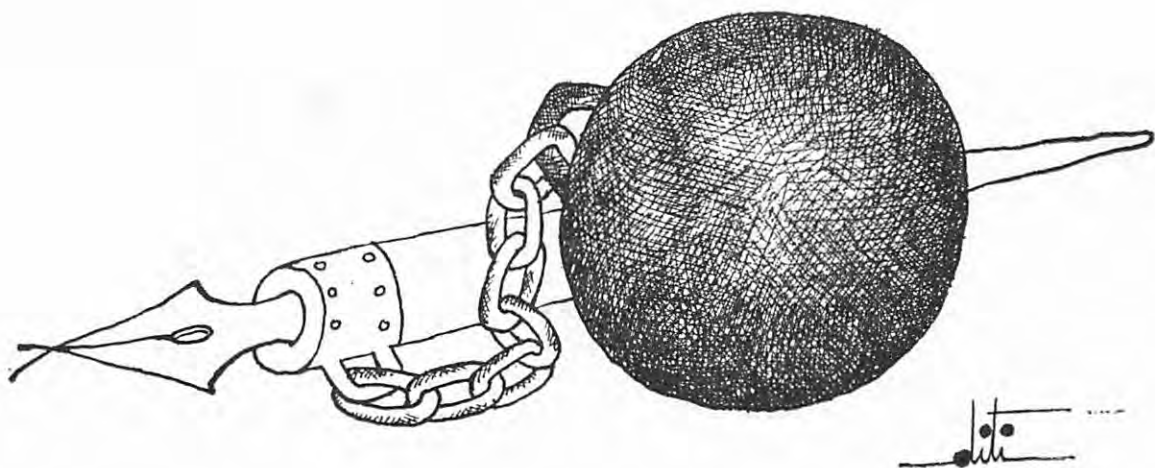


Droits de l'homme Menscherechter Menschenrechte



Amnesty International, Luxembourg

Droits de l'homme
Menschchenrechte
Menschchenrechte

Imprimerie Kremer-Müller & Cie
Esch-sur-Alzette
Septembre 1978

Concours littéraire et Droits de l'Homme

A l'occasion du 30e anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, le Ministère des Affaires culturelles avait consacré son concours littéraire nouvellement institué au thème des droits de l'homme.

Le résultat fut des plus encourageants: sur 68 textes envoyés, 20 provenant de 16 auteurs différents ont pu être retenus par un jury pour être publiés dans ce fascicule édité par les soins d'Amnesty International, à qui je sais gré de participer ainsi au 30e anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Peut-on dresser un bilan critique valable des résultats obtenus au cours de ces trente ans en ce qui concerne le respect des droits de l'homme? Dans toute conscience tant soit peu vigilante la question se pose, et non sans anxiété. On ne saurait rester indifférent à cette interrogation ni se réfugier dans le silence.

Je dirai pour ma part que des progrès, inégaux selon les domaines et les pays, ont été réalisés. Surtout, la conscience mondiale est plus avertie de ces droits et plus prête à protester quand ils sont ignorés ou négligés. Enfin, des droits nouvellement consacrés lorsque la Déclaration fut rédigée, comme le droit à l'éducation énoncé dans l'article 26 ou le droit de « prendre part librement à la vie culturelle de la communauté . . . et de participer au progrès scientifique » qui fait l'objet de l'article 27, s'ils ne jouissent pas encore d'un prestige égal à celui des libertés fondamentales ou des droits économiques et sociaux classiques, font l'objet d'un intérêt croissant, notamment de la part de la jeunesse et des peuples ayant récemment accédé à l'indépendance. Mais, si les progrès sont visibles dans certains domaines, que de violations et de déceptions dans d'autres ! La discrimination raciale renaît sous de multiples aspects, la sécurité de l'individu est en maints lieux précaire et bon nombre de ses possibilités d'action et d'épanouissement sont compromises par l'arbitraire du pouvoir, voir niées purement et simplement. Le développement s'effectue dans de telles conditions d'inégalité que la jouissance des droits sociaux,

économiques et culturels dont l'affirmation avait été une des grandes innovations de la Déclaration, s'en trouve gravement compromise. Enfin l'humanité se trouve confrontée à des problèmes moraux nouveaux, du fait des répercussions du progrès technologique, des conséquences de l'expansion démographique ou des conditions de la mise en valeur des ressources naturelles, qui, à des degrés différents et sous des formes diverses, mettent en cause la dignité de la personne humaine. En définitive, le grand mérite de la Déclaration est d'avoir donné naissance à un mouvement irréversible dans le sens de l'unification des idées et des approches relatives aux droits de l'homme. C'est aussi — et ceci découle de cela — d'avoir servi dans des domaines nouveaux de cadre et de système de référence acceptés pour l'élaboration de normes internationales spécifiques — éthiques d'abord, juridiques ensuite. Enfin, il est incontestable qu'elle a servi de justification à des entreprises concrètes qui, en se situant délibérément aux frontières du droit positif voire au-delà, ont contribué directement au progrès de la pensée et de la revendication des droits de l'homme dans la conscience contemporaine. A ce triple titre, la Déclaration universelle a joué et continue de jouer un rôle moteur irremplaçable. Puisse cette publication d'Amnesty International contribuer à mieux sensibiliser le peuple luxembourgeois aux droits de l'homme !

Robert Krieps
Ministre des Affaires culturelles



Avant-propos

En 1973, la section luxembourgeoise d'Amnesty International fit paraître un ouvrage collectif, donnant à une vingtaine d'écrivains et de poètes, de nationalités diverses, l'occasion de s'exprimer au sujet de la torture. Ce fut un succès.

En 1978, nous présentons un ouvrage dont la conception ressemble à celle du petit volume publié il y a cinq ans: ouvrage collectif et comportant des textes luxembourgeois, français et allemands. La différence: il s'agit,

cette fois, d'auteurs luxembourgeois, uniquement.

Publier ce livre et le vendre au profit d'Amnesty International: le Ministère des Affaires Culturelles nous fit cette proposition lorsqu'il lança, en 1977 un concours littéraire

sur le thème des Droits de l'Homme. Ce sont les auteurs couronnés à l'issue de ce concours que nous publions.

Il s'agit donc d'une initiative culturelle qui a stimulé un nombre

considérable d'auteurs à créer. Le résultat est un livre

né d'un certain enthousiasme. L'indignation, ici, a écrit des vers.

La foi que nous puissions vaincre les tortionnaires inspire parfois ces pages. De vieilles blessures s'ouvrent et le souvenir d'une injustice ou d'une humiliation se fait récit.

Ici l'essai, le poème, l'anecdote, le récit se mêlent,

nos trois langues font voisinage: nous croyons que cette diversité,

loin de dérouter le lecteur, piquera sa curiosité, lui fera

apprécier ces pages parce que jamais l'ennui, le compagnon des longs chapitres monotones, ne trouvera moyen de s'installer.

Si l'on pense que 68 auteurs ont pris part au concours, il est réjouissant de voir que le thème des Droits de l'Homme et l'envie de

s'exprimer aient mobilisé tant de nos compatriotes. Ce sont ces témoignages de consciences attentives, ces voix qui fustigent

des travers, ces protestations contre nos dangereux provincialismes,

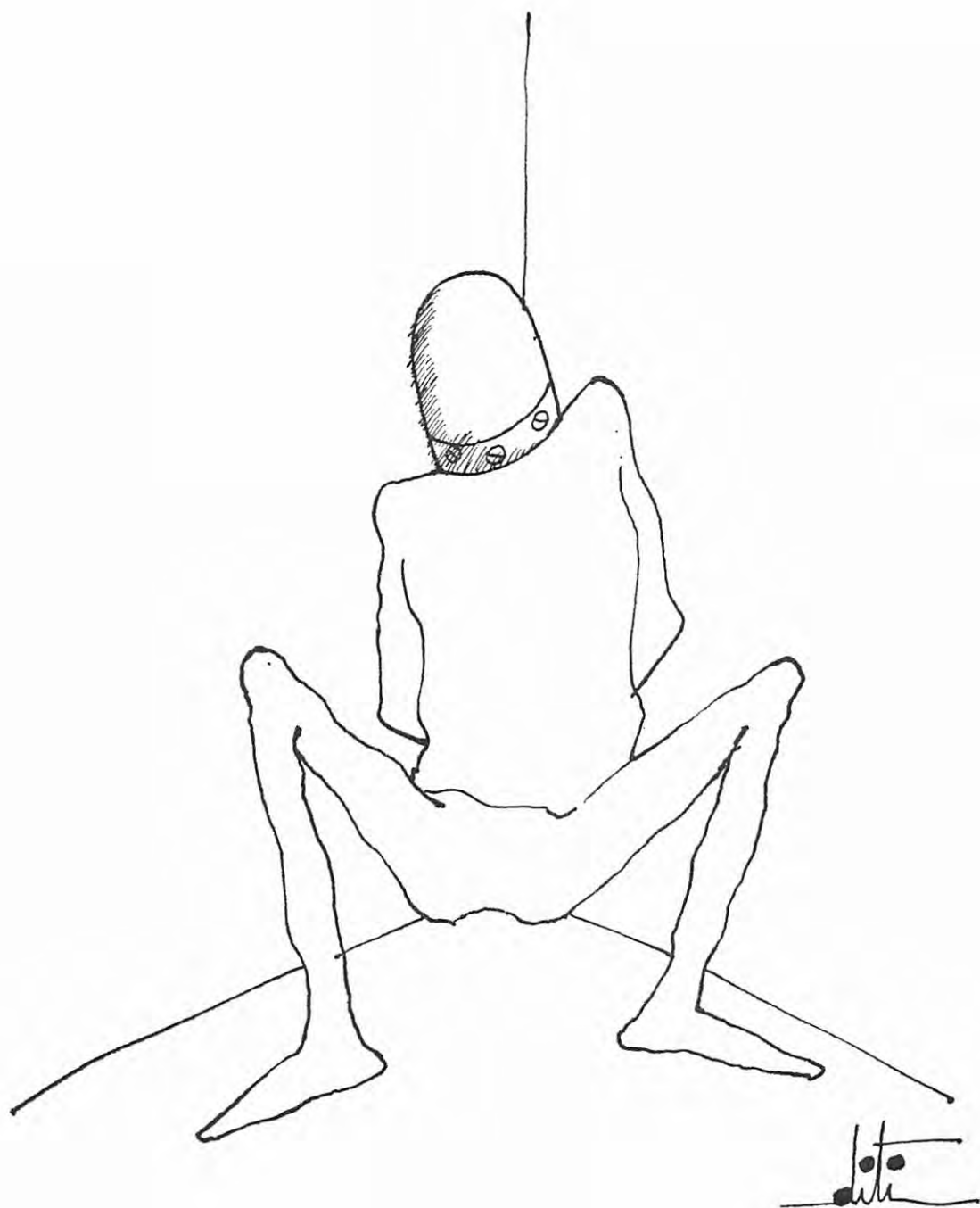
ces coups de fouet pour certaines injustices, ce sont tous ces non !

lancés contre les abus, contre l'oppression, qui nous

réjouissent et qui font que nous sommes fiers, en cette année 1978 qui

*rappelle qu'il y a 30 ans furent déclarés
les Droits de l'Homme, de présenter au public cet ouvrage.
Les conditions du concours littéraire furent évidemment telles que les
auteurs étaient entièrement libres de s'exprimer à leur guise, et les
textes traduisent la pensée des auteurs qui n'est pas nécessairement
alignée sur le statut d'Amnesty International.*

Nic Klecker



Josy Braun

Recherchierung über Grittys Tod

Als Vater mir das etwa zwanzig Seiten starke Manuskript zurückreichte, zitterte seine Hand. Vater ist jetzt zweiundsiebzig, seine Hände zittern leicht, wenn er die Gabel oder das Glas an den Mund führt, aber nun klang auch seine Stimme belegt, fast heiser.

»Das hättest Du nicht schreiben sollen, Fred, mir zuliebe nicht. Deine Mutter hätte das auch nicht gewollt. Es ist zu früh. Warte, wenigstens, bis ich nicht mehr da bin. Du wohnst draußen in der Stadt, da ist doch alles anders. Aber ich bin hier. Du weißt nicht mehr, wie das ist auf dem Dorf. Dieses Spießrutenlaufen zum Krämerladen, nach der Sonntagsmesse, wenn sie mal wieder von Dir was gelesen haben. Auf ein Bier zum Jupp gehe ich schon längst nicht mehr. Wenn Du das von der Gritty veröffentlichst, trau ich mich nicht mehr vor die Tür, Fred!«

»War es so, wie ich es geschrieben habe, Vater?«

»Natürlich war es so, jeder weiß das hier, aber Du weißt ja auch, daß man dem Wegener nichts nachweisen konnte oder wollte. Jetzt ist das Dorf zur Ruhe gekommen, Fred. Muß unser Name denn ständig in den Zeitungen stehen? Ich weiß, ich habe Dir keine Vorschriften zu machen, aber Dein Name ist auch mein Name, vergiß das nicht. Der Prozeß liegt ein Dutzend Jahre zurück, laß die Sache, ich möchte meine letzten Rentnerjahre in Frieden leben, kannst Du das verstehen?«

»Ich will keine Skandalgeschichte ausgraben Vater. Es geht hier um andere Dinge. Du hast nichts zu befürchten. Nachher werden die Leute mich verstehen.«

»Du willst ein Buch schreiben?«

»Nein, ein Stück. Vielleicht.«

Wirst Du einige Tage bleiben? Ihr alle kommt so selten hier heraus.«

»Ja, ich bleib einige Tage.«

* * *

Ich bin am Morgen auf dem Friedhof gewesen, an Gritty Kleins Grab. Sie mußte ungefähr fünfzehn gewesen sein, als ich wegzog. Ein hochaufgeschossenes Ding mit Sommersprossengesicht, dunkelblondem Haar und einer seltsam rauhen »Smoky«-Stimme; der Stimme besonders erinnere ich mich gut.

Übergroßes Familiengrab, das uralte Steinkreuz dürfte Antiquitätenhändler reizen; stattliche Aufzählung Verblichener, alte Namen aus dem Dorf, eingraviert in weißen, stellenweise moosdurchsetzten Marmor; einige Todesjahre liegen um die Jahrhundertwende. Grittys Name und der ihrer Mutter stehen auf schwarzer Platte; die Goldbuchstaben haben noch den Glanz des Neuen. Die Mutter starb ein knappes Jahr nach Gritty, sechzigjährig. Gritty war achtzehn gewesen. Ich wusste es noch aus den Zeitungen her.

* * *

Schulmeister Klein erkannte mich sofort wieder, als ich auf ihn zutrat. Schwerfällig erhob er sich von der Gartenbank unter jenem selben Birnbaum, von dem wir damals die Früchte klauten, wenn wir ihn mit der Fischrute am Fluß wußten.

»Bist ein landbekannter Sohn Deines Dorfes geworden, Fred«, sprach er mir ernst ins Gesicht und schüttelte heftig meine Rechte. »Aber wer in aller Welt hat Dir diese Flausen in den Kopf gesetzt, die man so von Dir zu Ohren kriegt? Doch nicht etwa ich? Setzt Dich, ich hol uns eine alte Sperberbirne, einen solchen Schnaps wirst Du in der Stadt nirgendwo auftreiben können.« Seine Stimme paßte schlecht zum schleppenden Schritt.

»Ich komme wegen Gritty«, sagte ich ohne Umschweife, nachdem wir seinen Schnaps gekostet hatten.

Seine Reaktion drückte Unsicherheit aus. »Was hast Du mit Gritty zu schaffen?« fragte er schließlich. Es klang feindselig. Auch ich ließ einige Sekunden verstreichen.

»Wegen der Geschichte, die man über ihren Tod erzählt. Sowas spricht sich rum.«

Mein einstiger Lehrer: So zuckte es damals schon um seine Augenbrauen, wenn ein Zornesausbruch kurz bevorstand.

»Du bist ein Teufel, Fred«, sagte er leise und sah weg. »Was willst Du? Laß doch die Toten ruhn!« Er stand auf. »Aber das willst Du ja nicht! Du brauchst wohl wieder eine Story, einen Skandal, und noch einen, und wieder einen, für Deine Profilneurose, für Deine miese Zeitungskarriere. Was ist das für eine Welt, Fred? Heilig ist euch nichts mehr. Dreck aufwühlen, das könnt ihr! Müßt ihr vielleicht.«

»Manchmal auch die Wahrheit«, wagte ich ihm fester als ich eigentlich wollte, zu widersprechen, »Lügen der Barmherzigkeit führen diese Welt auch nicht aus Mief und Moder.«

»Wahrheit, Lüge! Was weißt denn Du?« fragte er bitter zurück.

»Alles, laube ich, Schulmeister Klein. Ich wollte es nur von Ihnen hören. Ich möchte Gritty ein Denkmal setzen, Zusammenhänge klären, verstehen Sie mich nicht falsch.«

»Zusammenhänge? Da wirst Du Dir die Zähne ausbeißen, mein Lieber.« Er ließ sich in den Korbsessel zurückfallen und stützte beide Hände auf den Knauf seines feinen Spazierstocks.

»Im übrigen hab ich ihm vergeben, er hat Gritty sowieso nicht lange überlebt. Aber das alles geht die Leute nichts an.« Er wurde heftig. »Damals hab ich nichts ausgesagt und werde es auch vor Dir nicht anders halten. Geh jetzt!«

Ich zog das Manuskript aus der inneren Westentasche und reichte es ihm. »Lesen Sie dieses, ich komme morgen wieder, Sie werden mich verstehen. Verbrennen hat wenig Sinn, ich habe Kopien.«

Er rührte die Notizen auf dem Gartentisch nicht an, während ich den Schnaps austrank und mich dann mit einem leichten Händedruck auf seine rechte Schulter verabschiedete.

* * *

Pfarrer Anton war modern möbliert; er selbst der junge, intelligenzblitzende, schnellzüngige Akademiker, auf pfeifenrauchige, progressistische Jeans-Rollkragenpulli-Religiosität getrimmt.

»Wissen Sie«, hob er sein Monolog an, nachdem ich ihm den Zweck meines Besuches auseinandergelegt hatte, »Pfarrer Wegener ist ein Banalfall gewesen, ich weiß wirklich nicht, ob Sie da an etwas Originellem arbeiten. Das Opfer von Verstrickungen ist er geworden, aus denen er nicht nur nicht herausfand, sondern sich selbst drin umbrachte. Er war ein Feuerkopf,

der hier anfangs auf Arbeiterjugend machte und so, indes die Politik hier die Sache alteingesessener Bauerngeschlechter ist. Als man ihm Hammer und Sichel unters Stubenfenster schmierte, veranlaßte er eine polizeiliche Untersuchung. Nach ersten Intrigen warf er den Bauern den Fehdehandschuh hin und versuchte es mit Kanzelgedonnner für die Gerechtigkeit. An seiner Tür dort hing der Bibelspruch „Ich habe Feuer auf die Erde geworfen und was will ich anders als daß es brenne“. Es brannte; es war eine Politik der verbrannten Erde, der Isolierung vom Dorf, von den Leuten. Einsamkeit zog auf; Priestereinsamkeit. Wissen Sie was dieses Wort bedeutet? Heute bedeutet?«

»Pfarrer Wegener war bereits fünfzig, damals«, wandte ich schnell ein, »seine Leute aus früheren Pfarren sagten ihm vor Gericht einen tadellosen Leumund nach.«

»Ich dachte mir, daß Sie von der Priestereinsamkeit nichts verstehen. Wissen Sie, weshalb sich die meisten von uns einen Bauch anfressen?«

»Ein Ersatz, ein Ventil, nehme ich an.«

»Genau. Das Problem stellt sich nicht, wie fälschlich angenommen wird, in den ersten, jungen Priesterjahren. Da ist man, wie sagte ich, — Feuerkopf! Das Problem beginnt mit der Desillusion nach Jahren und die Desillusion ruft die wirklich, tödliche Einsamkeit auf den Plan, an der Menschen, auch wir sind welche, zerbrechen können.«

»Zuflucht zur zarten Unschuld also?«

Oder anders ausgedrückt, zu denen, über die man noch Autorität und Macht hat. Als die Gerüchte über ihn und die Lehrerstochter umzugehen begannen, wurde das ganze Dorf ihm zur Feindgesellschaft. Nur so ist seine anschließende Kurzschlußreaktion, diese Chorknabenaffäre, deretwegen er vor Gericht kam, zu verstehen.«

»Aber da war doch Gritty bereits schwanger!«

»Ich sagte ja: Anschließend! Man hat ihn zwischen Amboß und Hammer genommen: hier die Dörfler, da der wissende Lehrer um seine schwangere Tochter, die Jungmädchenführerin war, vergessen Sie das nicht, aber trotzdem — eine sehr banale Geschichte.«

»Wie Sie das sagen! Daß man sich in Rom über solch banale Geschichten nicht angestrengter den Kopf zerbricht, wundert immer wieder.«

Pfarrer Anton war aufgestanden und ging, beide Hände in den Hosentaschen, im Zimmer auf und ab.

»Worauf wollen Sie hinaus? Eine kleine Dorfchronik mit Anekdoten schreiben oder über das Priesterzölibat polemisieren?«, frage er unvermittelt. Dann fuhr er fort, ohne meine Antwort abzuwarten:

»Wissen Sie, über den Tod der Lehrerstochter wurde eigentlich erst beim Ausbruch des Skandals mit den Meßdienern getuschelt; das war fast zwei Jahre später. Da der alte Lehrer die vom Richter geforderten Auskünfte verweigerte, wurde dieses Kapitel auch in Klerikerkreisen totgeschwiegen. Übrigens, vergessen Sie eines nicht: Es ist das ein ziemlich alter Kaffee, den sie da aufbrühen wollen. Pfarrer Wegener ist im Gefängnis zugrundegegangen; an sich selbst wohl; das Leben geht weiter, auch hier im Dorf. Ich weiß die Leute anzupacken, nur deshalb lassen sie Gras über dieses Kapitel wachsen. Wollen Sie den Erdhügel draußen wieder aufwühlen?«

* * *

Die Bahn brachte mich zum Wochenende in die Stadt zurück. Die jugendvertraute Flur versank schnell hinter dem regengepeitschten Glas des Abteifensers. Ich fühlte mich niedergeschlagen.

»Schreib dieses Stück bitte nicht!« Meines Vaters Stimme saß mir wie eine Hornisse im Ohr. Dabei hätte ich zufrieden sein müssen. Mein guter, strenger, altgebrochener Lehrer hatte gebeichtet. Ich besaß mein Material für ein Feuilleton, ein Hör-, ein Fernsehspiel, eine Buchvorlage, was-weiß-ich. »Trotzdem bist Du ein Teufel«, hatte mein Lehrer gesagt, »laß die Toten!«

Die Toten sollen wir keineswegs ruhen lassen, wenn ihr Tod eine Aussage zu machen hat, ging es mir immer wieder durchs Gehirn. Schulmeister Kleins Gritty hatte also, genau so wie das Gerücht es wissen wollte, im Holzschuppen der Schule ihre achtzehn Jahre an einem Strick aufgeknüpft und Schulmeister Klein hatte um ihren Zustand gewußt und auch wie es dazu gekommen war. Schulmeister Klein ließ Pfarrer Wegener nicht mehr aus dem irren Auge, wenn er über die Gasse zum Religionsunterricht kam, wenn er den Predigtstuhl erklomm, wenn er den Kelch

zur Wandlung hob. Zum Gespräch über Entscheidungen, Existenzen war es nie gekommen. Gritty mußte die Entscheidung liefern.

* * *

Seit ich im Dorf war, ist eine gute Woche vergangen. Ich weiß nunmehr, daß ich diese banale Dorfgeschichte schreiben werde. Grittis Vater wird mich verstehen. Mein eigener wird den Leuten im Dorf zum Trotz brummig meinen, ich sei doch aus seinem Holze geschnitzt und Pfarrer Antons Kirche wird mir verzeihen. Indem sie schweigt; den Wuchs des Grases hegt. Bis es sogar über mein Stück gewachsen sein wird.

Georges Hausemer

Reden und Schweigen

Kurzes Hörstück für 2 Stimmen

Die Abschnitte 2, 3, 5, 6, 8 und 10 werden von einer monotonen und ironisch klingenden alten Männerstimme gesprochen. Die Abschnitte 1, 4, 7 und 9 werden von einer leiernden und stotternden Knabenstimme (etwa 10 Jahre alt) fehlerhaft und eintönig vorgelesen. Die Stimme ist ungelehrt und ungeübt, das Vorgelesene soll den Eindruck einer einfachen Rezitationsübung geben. Geräusche werden als solche und ohne Erklärungen wiedergegeben. Gedankenstriche bedeuten Pausen, zwischen den einzelnen Abschnitten keine längeren Pausen.

1.

»Ist das die Welt, die du geschaffen hast, o Herr?
Dafür deine sieben Tage der Wunder und der Arbeit?«
(aus »ESTADIO CHILE« — von Victor Jara)

Musik wird leise hörbar: während etwa 30 Sekunden Gitarrenklänge bis zum Einsatz des Gesangs aus dem Lied

»La muralla« vom Album »Isabel Para & Quilapayun - Lieder aus Chile«, Amiga Stereo 8 55 264.

2.

Und nun machen Sie es sich bequem! Wie bitte? Sicher, Sie dürfen auch mal lachen, kichern wenigstens. Weinen ist auch erlaubt. Aber bitte achten Sie darauf, daß die Kinder in ihren Betten bleiben. Sie möchten sie doch nicht zu sehr belasten, die unschuldigen Kinder der unschuldigen Eltern nicht zu sehr verunsichern, oder? Na also! Sie sind jetzt bereit, sagen Sie. Gut! Dann können wir beginnen, ja? Halt, halt! Bringen Sie doch endlich die Kinder zu Bett, ich warte so lange. — — — So, und sagen Sie nachher nicht . . . ! Aber Sie werden wahrscheinlich sowieso nichts sagen, naja, ich habe Sie jedenfalls gewarnt!

Geräusch eines Streichholzes, das angerissen wird und dann langsam erlischt

Kommen Sie doch etwas näher heran und hören Sie genau hin! — —
Er schlug mich auf die Ohren, warf mich mit seinen Schlägen
von einer Seite auf die andere, bis mir das Blut aus dem Mund rann.
Sind Sie weiterhin ansprechbar? Ich erhielt mit dem Stiefel
einen starken Schlag in die Hoden und krümmte mich zusammen.
Dann ein Schlag mit dem Unterarm in den Rücken, dann wieder in die
Hoden, und ich fiel mit dem Gesicht auf den Boden. Doch mein
Sturz wurde durch einen Stoß mit dem Knie in den Magen
verhindert. Ich rede zuviel, sagen Sie! Können Sie schweigen? Kann ich
auf Ihr Verständnis zählen, kann ich mit Ihrer Anteilnahme rechnen?

Geräusche einer Maschinengewehrsalve

3.

Ich liebe Fußballspiele und Boxkämpfe. Weil ich mich dabei
entspannen kann. Doch letzte Woche, da lag ich drei Tage mit Husten
und Schnupfen im Bett. Ich hielt's nicht länger aus, die ganze
Aufregung, die vielen Menschen, der Arzt; da hab ich mich einfach
vor den Fernseher gesetzt und in die Röhre geglottzt. Da ist immer was
los! Aber das wissen Sie ja selbst . . . — — — Darf ich Ihnen ein
Getränk anbieten? Ich wurde mit Kolbenschlägen und
Fußtritten empfangen. Nehmen Sie etwas Eis dazu? Die beliebtesten
Zielscheiben waren der Rücken und die Hoden. Sitzen Sie bequem?
Rauchen Sie? Mir kam es vor, als wären mir Arme und Beine und
Rücken gebrochen. Die dringendsten Bedürfnisse mußte ich an Ort
und Stelle verrichten. Sind Sie auch jetzt noch ansprechbar?

4.

Jeder Staatsbürger hat das Recht seine Persönlichkeit
frei zu entfalten. Insbesondere hat er das Recht auf Arbeit,
Freizeit, Freizügigkeit, Bildung, Versammlung, sowie
das Recht auf Unantastbarkeit seiner Person — — —

UNANTASTBARHEIT SEINER PERSON — — —

UNANTASTBARKEIT — — —

5.

Es hagelte nur so von Schlägen mit dem Gewehrkolben, Schläge gegen
die Hoden, ins Gesicht, gegen die Beine, auch auf die Hände.
Ich wurde gezwungen, Liegestützen zu machen und auf
»vier Füßen« zu springen. »Beweg dich nicht, du Hurensohn,
du hast dich bewegt, wer hat dir gesagt, daß du dich bewegen sollst,
Hurensohn!« Ja, so hat man geredet. Es war klar, daß man keine
Skrupel haben würde, jemanden zu töten.

Geräusch eines herunterstürzenden Fallbeils

Mir wurden die Geschlechtsteile abgeschnitten. Aber neulich beim Pilzesammeln im Wald, da kam einer vorbei und fragte, ob ich nichts Besseres zu tun hätte. Das hat mich dann doch ziemlich aufgeregt; soll er doch vor seiner eigenen Tür Staub wischen. Ich hatte rote Flecken in der Magengegend, rote Flecken in der Herzgegend. Ich ging später in Richtung der Toiletten und sah eine Blutlache hinter einer Säule. Die ganze Nacht über hörte ich meine eigenen Schmerzensschreie. Aber neulich beim Pilzesammeln im Wald, das war schon eine Frechheit. Ich kümmere mich ja auch nur um meinen eigenen Mist. Wie's den anderen geht, kümmert mich herzlich wenig ! Und damit basta !

Geräusch einiger Revolvergeschüsse

Mein Oberkörper ist nackt, man kann dort eine Reihe dunkelroter Knöpfchen sehen. Das Resultat einer Salve. Man drehte mich um, ich hatte keinen Rücken mehr. Die Kugeln hatten ihn weggerissen. Haben Sie einen ruhigen Schlaf? Gehen Sie mit Zahnschmerzen stets unverzüglich zum Arzt? Wieso funkeln Ihre Augen? Soll sich doch jeder um seinen eigenen Dreck kümmern. Was heißt schon, dem Herrn Soundso geht's wieder nicht gut? Rußland ist weit, Chile ist weit. "Tschuldigung, ich hab mal wieder zu weit ausgeholt, ich werde mich bessern. Das verspreche ich Ihnen. Und Sie verzeihen mir, ja ? — — — Sie legten mich auf einen Metalltisch. Das ganze war sehr primitiv, man stellte völlig sinnlose Fragen. Für die Elektroschocks mußte man eine Handkurbel bedienen. Ich begann, mein Magengeschwür heftig zu spüren. Ich konnte vor Schmerzen nicht schlafen — — —

6.

Aber das mit dem Pilzesammler muß lustig gewesen sein . . . Jaja, lachen Sie nur! So kräftig von unten herauf. Und entspannen Sie sich! Das tut gut, Arme locker hängen lassen, Kopf nach hinten, Augen geschlossen, abschalten, einfach nur abschalten. Machen Sie weiter so, es kommt nur auf Ihre ganz persönliche Einstellung an. Und nicht vergessen: misten Sie zuerst einmal Ihren eigenen Stall aus!

Geräusch ausströmenden Gases

Kann ich mich auf Sie verlassen? Sie sind ganz bleich um die Nase.

Ja, ich sage das nicht ohne Ironie. Ich sage es, obwohl ich ganz genau weiß, daß Sie nur mit einem Ohr zuhören und das Wesentliche überhören. Sie schauen nur mit einem Auge hin und übersehen das Wichtigste. Das ist Ihr gutes Recht, aber können Sie dieses gute Recht noch vor sich selbst verantworten?

7.

Jeder Staatsbürger hat das Recht seine Persönlichkeit frei zu entfalten. Insbesondere hat er das Recht auf Arbeit, Freizeit, Freizügigkeit, Bildung, Versammlung, sowie das Recht auf Unantastbarkeit seiner Person — — —
UNANTASTBARKEIT SEINER PERSON — — —
UNANTASTBARKEIT — — —

8.

Sie schlugen mich und gaben mir Elektroschocks an vielen Teilen des Körpers. Auch an der Zunge und an den Geschlechtsteilen. Am schlimmsten war es an der Zunge: die ist sehr feucht und leitet deswegen den Strom durch den ganzen Körper. Es ist, als ob einem die Zähne herausgerissen würden. Ich zuckte zusammen, krümmte mich, bekam keine Luft und glaubte zu ersticken. Die Hände drückte ich verzweifelt an die Brust. Aber glauben Sie mir, ich liebe die Schönheit über alles, ich lebe die schönen Dinge dieser Welt und könnte ohne sie nicht leben — — —

Ich habe eine überschäumende Phantasie, sagen Sie. Stimmt, aber was ich sage gehört nicht unbedingt in die letzte Schublade Ihres Gewissens!

Geräusch einer Daumenschraube

Sie schweigen, Sie sind also doch feige von Geburt. Sie mit Ihrer Taubstumm-Ideologie, Sie mit Ihrem unerschütterlichen Freiheitsglauben, Sie mit Ihrer Scheuklappen-Persönlichkeit. Sie haben Recht, denken Sie; Sie legen Wert auf Hausordnung, Moral und Gesetze, dabei wissen Sie nicht einmal Bescheid über die Überlebenschancen eines Guillotinierten. Und lachen Sie nicht, verdammt! Lachen Sie jetzt doch nicht! Er wäre Ihnen dankbar für Wasser und Brot. Und nicht für Ihr billiges Mitleid!

Geräusch einer Halsknebelschraube

9.

Jeder Staatsbürger hat das Recht seine Persönlichkeit frei zu entfalten. Insbesondere hat er das Recht auf Arbeit,

Freizeit, Freizügigkeit, Bildung, Versammlung, sowie
das Recht auf Unantastbarkeit seiner Person — — —
UNANTASTBARHEIT SEINER PERSON — — —
UNANTASTBARKEIT — — —

10.

Warum ich nicht endlich schweige?, fragen Sie.

Warum ich nicht endlich mein freches Maul halte ? — — —

Warum Sie Blut an den Händen haben?, frage ich. — — — Warum

Sie blind und ich mit blauen Flecken durch die Welt irre ? — — —

Warum Sie Ihren Kindern jeden Abend aus der Bibel vorlesen
und die Nachbarn jeden Morgen schief anschauen ? Warum ich nicht
endlich verschwinde?, fragen Sie. — — —

Machen Sie es sich bequem, kommen Sie noch etwas näher heran !

Oder ist Ihnen etwa nicht wohl dabei ?

Geräusch eines schweren fallenden Körpers

Ich mußte aufrecht sitzen und gab die beste Zielscheibe ab. — — —

Haben Sie Kopfschmerzen? Bauchschmerzen? Herzflattern? Das
haben Sie jetzt davon! Ich hatte Sie gewarnt, und sagen Sie
jetzt nur nicht . . . ! Aber auf Warnungen reagieren Sie ja nicht ! Sie
lummeln im Sessel rum, schlucken genüsslich Ihr Bier,
und ich soll verschwinden ! Gut, gut, auch das ist Ihr Recht,
Ihr gutes Recht, Ihr Menschenrecht . . .

*Geräusch eines Mannes, der wütend aufsteht, seinen Stuhl
geräuschvoll beiseite schiebt, sich entfernt
und die Tür hinter sich krachend zuschlägt*

Nico Helminger

Zwischen Argentinien und Neujahr

genau da. die zeit ist günstig, der einkaufsbummel unumgänglich.
und wenn einer die stille nacht besingt, werden die kehlen
trocken und die augen feucht. man schämt sich seiner gefühle nicht in
dieser zeit der prallen tränensäcke.

um diese zeit holt der redakteur zu einem weiten gedankengang aus,
durchstreift schnell die elendstäler der welt, soweit er sie
kennt, und ist froh, wenn er bald wieder zuhause ist, wo es nach
heißen kastanien riecht.

der artikel ist nicht schlecht geworden; leicht läßt sich herauslesen, daß
der autor mit den ergebnissen von helsinki nicht zufrieden ist.
dann setzt ein langes schweigen ein.

was verschwiegen wird, kann man nicht wissen, aber man kann
vermutungen anstellen . . .

was sagt radio luxemburg dazu?

wenig. am besten gar nichts.

die sprache kann

ausgesprochen

gefährlich

sein.

am besten, man stellt sich dumm. dann kann man
nachher immer sagen, man habe von alledem nichts gewußt.
das hat es doch schon gegeben.

andere schreiben sich ein gutes gewissen und glauben
gute literatur geschrieben zu haben. oder schreiben sich besinnungslos
und haben so ihre ruhe. du bist sehr vorsichtig beim schreiben
weil du weißt, wie verbraucht die sprache ist. wörter
wie »unterdrückung«, »folter«, »mord« haben wir viel zu oft gehört.
aber dann heult wieder so ein wagen mit blaulicht heran und stört
die träumer: zwischen zwei konserventürmen ist eine frau beim
ladendiebstahl erwischt worden. du denkst an den unaufhaltsamen
aufstieg des geschäftsmannes S.. du bist beunruhigt.
ein zerschlagenes gesicht im bahnhofsrestaurant,

die art wie zwei polizisten einen betrunkenen vom stuhl reißen,
lassen deinen blutdruck steigen.
irgendwie widerstehen uns die bilder, irgendwie haben wir uns daran
gewöhnt. und wenn dann die nachrichten vorbei aber immer noch
nicht verdaut sind, hilft rudi carrell, und ein bier oder zwei oder
mehr. für den unterhalt ist gesorgt.
vor dem schirm sitzen, sich freuen auf die fußballweltmeisterschaft
in argentinien. da wird nicht nur der ball mit füßen getreten.
fußball spielt man überall, auch über leichen. vor dem bild sitzen, sich
freuen aber niemals seine klammheimliche freude zugeben, die
man hat beim anblick der wild auf die langhärigen demonstranten
einschlagenden polizisten.
recht auf freie meinungsäußerung. allerdings
nur, wenn du die herrschende ordnung als gut und richtig ansiehst.
und dann wird einer dieser ausreißer aus der jugendstrafanstalt
wieder eingefangen. er war gar nicht mal weit gekommen. und der
kann was erleben! mensch, der wird blut schwitzen, dem
werden die augen vielleicht aufgehen, der wird mit wundgeschrieener
kehle auf die matratze zurückgeworfen werden. das alles
wird bei dunkelheit geschehen. nicht in einem lager in chile, sondern
in einer jugendstrafanstalt in luxemburg.
der bischof drückt ein auge zu; öfter mal.
manchmal auch beide. in den kirchen wird verwandelt aber nicht
verändert. in den beichtstuhlvorhängen haben sich motten
angesiedelt und die paar auserwählten besprechen bei brot und wein
ihre strategie: vom frieden reden, mit aktien handeln. fragwürdige
gesten des papstes auf dem bildschirm.

vor dir liegt ein brief, den du nicht erwartet hattest:

du, misch dich nicht ein !
bleib blaß bei deinem
verdammst süßen honigkuchen sitzen
und vergiß nicht
deine exotischen pflanzen zu gießen !
hier hat das wasser
die hütten fortgeschwemmt.
die häuser, die noch stehen,
stehen bis zum dach unter wasser.
von der dachluke aus
kann man ins rettende boot steigen,

wenn ein solches noch vorhanden ist.
ich weiß nicht, wie viele
hier bereits ertunken sind,
und doch schreiben die autoren
von der erotik
des nassen elementes.
wie kann man es ihnen übel nehmen?
du, mich dich nicht ein,
geh unter wo du bist!

diese naturkatastrophe ist ein zersprungener damm.
man hatte das billige, nicht das richtige material benutzt.
all das stört den geschäftsmann S. nicht:
»meine damen, meine herren,
nutzen sie die gelegenheit,
kaufen sie !«
fragen sie nicht
wie die waren hergestellt wurden,
unter welchen bedingungen,
und wer dabei draufging !
fragen sie nicht, kaufen sie !
die banken gedeihen. die waschmaschinentrommel dreht.
den hausfrauen werden mehrere programme angeboten.
wo man so ganz und gar zufrieden gemacht wird, wie kann man denn
da noch an die unzufriedenen denken ?
wie kann man denn da überhaupt noch denken ?
es wird gründlich gesäubert werden. anscheinend hat ein großteil
der bevölkerung sich dafür ausgesprochen, und ein polizeisprecher hat
prophezeit, die nächste geiselnahme werde ein scharfschützenfest.
schließlich gibt es sie auch hier; sie, die sich nach dem starken
mann sehnen. die haben dieses harte kälberfell, die ließen sich nicht aus
der ruhe bringen durch die tausendfachen morde. ganz im
gegenteil. und gehen sie über die brücke, die adolf-brücke heißt,
dann überkommt sie, obschon sie schwindelfrei sind,
ein leichter schauer: erinnerungen.
ein mann, von dem keiner sprach, sprang hinunter.
ein arbeitsloser weniger. nicht einmal das recht auf arbeit. nicht
einmal das! aber immerhin das recht schluß zu machen.
und da kommt dann einer, der gewöhnlich
seine zeit bei lauwarmem vanille-tee verplauscht und hält einen

vortrag darüber, was leben sei.
antworte ! schnell ! auf all die lügen. auf all die
verbrechen. schnell ! antworte !
schreibmaschinensalven.
blinde munition ?
ins leere ?

Romain Hilgert

Alles Liebe zum Geburtstag

*meinen freunden,
den menschenrechten.*

i
bis vor kurzem hatte jeder das wort REIS im mund,
der es sich leisten konnte, reis nicht zu mögen.
heute lassen wir die menschen weiterhungern
und reden von ihren verletzten rechten.

das WORT lügt, südafrikaner würden nicht wie haustiere behandelt,
während die ZEITUNG am gleichen tag für sich behält,
daß russen in heilanstalten verrückt gemacht werden.
aber alle wissen: menschenrechte sind edel & brauchbar.

1 ministerium hat sogar die menschenrechte ausgeschrieben,
als wettbewerb, wie DER SCHÖNSTE VIERZEILER ÜBER
[COCA-COLA,
nur daß er LITERARISCH ist weil HODEN auf ELEKTRODEN
[reimen,
und literaten wie immer weniger geld einstecken.

achtundsiebzig feiern die menschenrechte geburtstag.
dann singen im äMM . . . LE GÉANT heino & udo jürgens
und AMNESTY INTERNATIONAL bringt ein buch heraus.
ob es schlimmer wird als im jahr der frau ?

aus dem AMNESTY-buch bekommen verkrüppelte schriftsteller
jeden abend von ihren folterknechten vorgelesen,
und zum lang ersehnten jahr der menschenrechte
gibt's einen saftigen elektroschock extra.

ich mag diese feinen kerle, die über menschenrechte
sich so richtig schön in wut schreiben können,
sich an ihrer ohnmacht & gutherzigkeit besaufen,
bis der humanismus aus den mundwinkeln kleckert.

ich hasse diese zyniker, die an nichts glauben,
aber aus angst um ihr mickriges honorar verschweigen,
daß die rechte der palästinenser längst vergessen wären,
würden nicht ab & zu flugzeuge als fackeln brennen.

ii

MENSCHENRECHT ist eine feierliche krämer-abmachung
zum universellen schutz des menschen vor sich selbst,
der verzweifelte versuch eines nackten affen,
endlich der barbarei davonzulaufen.

MENSCHENRECHT ist das verbriefte recht, mensch zu sein.
nicht nur mensch: auch greis, anarchist & homosexueller,
strafgefangener, kleinkind, krüppel, neger & zigeuner
(»ein land ohne zigeuner ist kein freies land«).

DAS RECHT des »verrückten« auf seinen käfig,
der waldspaziergängerin auf vergewaltigung,
der arbeitsplätze auf zerstörung von arbeitern
und der ARBED auf zerstörung von arbeitsplätzen.

DAS RECHT der indianer auf völkermord,
der argentinier auf fußballweltmeisterschaft,
des schahs auf tote studenten
und des »freien« westens auf den schah.

DAS RECHT des winzers auf sein KKW,
des RTL-hörers auf seine gehirnwäsche,
des fortschritts auf seveso & contergan
und der wirtschaft auf ihren fortschritt.

DAS RECHT uruguays auf frieden & folter,
pinochets auf die freundschaft breschnjews,
bokassas auf die ehrerbietung des vatikans
und der ugander auf das mitgefühl bokassas.

DAS RECHT des hilfsarbeiters auf james joyce,
des bischofs auf das betatschen von gebärmüttern,
des portugiesen auf seine drecksarbeit
und des luxemburgers auf seinen portugiesen.

iii

bald gibt es die SILBERNE EHRENPLAKETTE FÜR
[MENSCHENRECHTE]

das FOLTEROPFER DES MONATS und die
[MENSCHENRECHTSEINHEIT (MRE).
tausend MRE sind ein liter erdöl oder ein gramm uran
und AMNESTY gibt ein zweites buch heraus.

weihnachten stehen prallbusige bürgerfrauen,
hagere intellektuelle & einige arbeiterkinder,
die durch eine panne bis ins gymnasium kamen,
bei NEUBERG & MONOPOL und bieten aufkleber an.

aufkleber für jene, die ein PKW zum drunterkleben haben.
VERHUNGERN IST SCHICKSAL wie herzverfettung,
aber SEINE MEINUNG muß man dabei SAGEN dürfen.
deshalb verkaufen die einen bunte neujahrskarten.

im ozelotmantel kommen dann die anderen die karten kaufen,
und selbst der junge familienvater, der bei ARBED an heiligabend
von acht tonnen zu tode gequetscht wurde,
kann die feierliche ergriffenheit zur bescherung nicht mehr trüben.

brave bürger, die gewalt nur in exotischen gefängniszellen suchen,
haben ab & zu einen nobelpreis wirklich verdient !
sogar eines kirchlichen lobes können sie sich nicht erwehren,
auch wenn sie mangels besseren wissens gegen todesstrafe sind.

wo unserer produktionsüberfluß so groß ist,
daß wir auch noch mitleid produzieren können,
das wir selbstlos nach afrika & asien exportieren,
schenken wir abnehmern gleich noch unsere menschenrechte mit.

schließlich ist gewalt kein moralischer ausrutscher,
sondern ein prächtig funktionierendes weltweites system,
von dem wir so viele vorteile haben, daß wir's dabei belassen,
nette neujahrskarten & sauber gemachte bücher herauszugeben.

Guy van Hulle

Der Tod der Ottilie D.

oder eine Familientragödie zwischen den Zeilen in einem Land in dem fast jeder mit jedem verwandt ist, wie man am Nationalfeiertag, oder stets dann wenn es um Solidarität geht, pathetisch zu betonen pflegt.

Der Titel könnte von Heinrich Böll stammen, doch Tante Otti, wie wir sie nannten, war mit uns verwandt. Sie klagte oft über müde Beine, und meine Schwester überwachte ihren Blutdruck, der in dem Alter eben nicht zu hoch sein darf.

Auf der Todesanzeige sah sie jünger aus. Sie war mit über neunundsechzig immer noch ein armes Kind für meine fast neunzigjährige Großtante, worüber ich jedesmal lachen mußte.

Sehr früh verlor sie ihre Mutter, die sie dann bei ihren Geschwistern ersetzen mußte. Als der Vater alt geworden und sich nicht mehr allein helfen konnte, pflegte sie ihn ohne sich zu beschweren, d. h. niemand hörte sie klagen; sie blieb beim »Papp« und damit hatte es sich . . .

Sie verpaßte dadurch den Anschluß, den Freier, den Mann der damals wie heute auf dem Land so wichtig ist. Sie ehelichte keinen und wurde auch nicht geehelicht. Der Vater war der »Kirmesneckel« gewesen, ein bißchen das schwarze Schaf der Familie.

Er war Bauer und ging Sonntag für Sonntag von einem Kirchweihfest zum anderen und amüsierte sich köstlich, während seine Frau zuhause schuftete und sechs Kinder austrug. Bis kurz vor der Entbindung stand sie jedesmal im Kartoffelfeld und mußte sich bücken. Sie starb frühzeitig verbraucht und verbittert.

Nach dem Tode des Neckel, ihres Vaters, den meine Großtante heute noch »Drecksack« schimpft, ging Otti weiter in den Dienst, wenn auch als bessere Magd in eine Öslinger Bürgermeisterfamilie, denn sonst blieb dem ungelernten und schon alten Mädchen nichts übrig. Dort blieb sie dann bis zu ihrem Tod, der ganz

überraschend kam und der mit dem zweier Familienangehörigen auf eine Weise zusammenhing, die mich dazu bewog, Ihnen das flache Leben der Ottilie D. in groben Zügen zuzumuten.

N. und K., ihre Neffen, fuhren an jenem Sommerabend auf einer Überlandstrecke mit mäßiger Geschwindigkeit nach Hause, als sie von einem Trunkenbold schwer von hinten gerammt wurden. Sie landeten mit gebrochenem Genick im Straßengraben — in ihrem Wagen waren keine Kopfstützen angebracht . . .

Wie immer wurden die Scherben weggekehrt, die Wagen verschrottet, die Neffen begraben und eingesegnet, der Trunkenbold wegen Unzurechnungsfähigkeit begnadigt.

Die Zeitungen berichteten oberflächlich wie immer, der Meß- und Erkennungsdienst war zur Stelle; die Strecke wurde wieder freigegeben für den Verkehr.

Tante Otti weinte anfangs, nahm aber später den gewaltsamen Tod ihrer Neffen mit der üblichen Fatalität der Landleute hin von denen übrigens die ganze heutige Bevölkerung Luxemburgs abstammen soll.

Genau ein Jahr später fuhr Ottilie, da sie recht gläubig war, mit einem anderen Neffen zum Jahresgottesdienst nach A.

Sie setzte ihren altmodischen schwarzen Hut auf und zwängte sich in einen Rock, der nach Mottentod roch.

In A. betete sie für das getötete Paar und legte auch ihr Schicksal in Gottes allmächtige Hände.

Dann fuhren sie heim. Sie saß neben ihrem Neffen R. als es passierte; ein paar hundert Meter vor ihrem Geburtshaus in jenem stillen Tale, das sie tausendmal kitschig grüßend besungen hatte, rammte ein unvorsichtiger Fahrer den kleinen Renault ihres Neffen.

Das Gras sei zu hoch gewesen und habe ihm die Sicht genommen, stammelte der schuldige Fahrer später beim Verhör.

Drei Insassen im Neffenwagen kamen mit leichten Schrammen davon, nur Tante Otti saß kreidebleich wie angewurzelt auf ihrem Sitz; man bat sie auszusteigen, doch als man sich um sie bemühte, stellte man fest, daß sie tot war.

Der Meß- und Erkennungsdienst waltete seines Amtes, des Arztes Diagnose war so kurz und bündig wie der Polizeibericht in den Tageszeitungen, d. h. sachlich und informativ, diskret würdevoll und schicksalergeben. Als ich damals das Wort Genickbruch hörte, lachte ich verzweifelt auf.

Im Dorf roch es zwei Tage später auf dem Friedhof wie immer nach Mottenkugeln und nachher gab es einen Schmaus im Gasthaus mit dem guten Schinken, manche fuhren spät abends angeheitert nach Hause . . .

Jos Jacquemoth

Gespräche mit Michael

Vor allem, sagt Michael, darfst du nicht glauben, es gebe eine große Widerstandsbewegung drüben. Für die meisten heißt die Devise: Anpassung. Denn nur, wer sich anpaßt, hat eine Chance, aufsteigen und ein ruhiges Leben führen zu können, unbehelligt vom allgegenwärtigen Staatssicherheitsdienst und unzähligen politischen und materiellen Repressalien. Oppositionelle sind Ausnahmen.

Michaels sächsischer Akzent war mir aufgefallen, als wir nebeneinander in einem Seminarraum der Freien Universität saßen. Ein Sachse in Westberlin? Das ist heutzutage nicht alltäglich! Und so interessierte mich der unscheinbare, blonde Komilitone mit der Nickelbrille und dem spöttischen Lächeln um die Mundwinkel, das er in einem struppigen Bart versteckte.

Michael lacht über die Befangenheit, mit der ich das Gespräch auf seine Herkunft bringe; ja, er komme aus der DDR, eine lange Geschichte und ob wir Luxemburger denn so ohne weiteres im Ausland leben könnten? Er ist erstaunt, in seiner Heimat konnte er nicht einmal bis an die Grenze, da die letzten fünf Kilometer Sperrgebiet sind, das die eigenen Bürger nur mit einer Sondergenehmigung betreten dürfen.

Und zwar bin ich geflüchtet, über die Transitstrecke.

Nachts brachte sein bester Freund ihn zu dem verabredeten Parkplatz an der Autobahn nach Berlin, wo der Fluchthelfer ihn aufnehmen sollte, bereits eine halbe Stunde vor dem abgemachten Zeitpunkt, obwohl man sie davor gewarnt hatte, da zu lange stehende Wagen den ständig patrouillierenden Volkspolizisten auffallen könnten.

Michael versuchte, ruhig zu bleiben. Er konzentrierte sich auf die Werbeschrift, die rot und gelb in der Ferne aufleuchtete:

»Plaste und Elaste aus Schkopau«. Immer

wieder las er diesen Satz, bis er jeden Sinn verloren hatte.

Jedesmal, wenn ein Wagen auf den Parkplatz einbog, horchten die beiden auf, aber es schien eine Ewigkeit zu dauern, bis endlich das beschriebene Auto mit dem angegebenen westdeutschen Kennzeichen hinter ihnen hielt. Michael lief zu ihm hin und gab sich

dem Fahrer zu erkennen, der keinen besonders vertrauenerweckenden Eindruck machte: oft genug lesen die Fluchthilfeorganisationen Alkoholiker und Rauschgiftsüchtige am Bahnhof Zoo als Fahrer auf. Nach einem allzu flüchtigen Abschied von seinem Freund, denn es war ein Abschied auf Nimmerwiedersehen, war Michael in wenigen Augenblicken, es hielt gerade kein anderer Wagen auf dem Parkplatz, im Kofferraum des Fluchtautos versteckt.

Du kannst dir vorstellen, wie qualvoll die Kilometer bis nach Berlin für mich wurden.

Immer wieder malte Michael sich den Augenblick des Grenzübertritts aus. Wie, wenn der Stasi einen Hinweis erhalten hatte? Er hatte sich zwar niemand außer seinem Freund anvertraut, aber wie oft schon hatte man gehört, daß der Geheimdienst Spitzel in die Fluchtorganisationen eingeschmuggelt hatte! Wenn die Grenzposten den Wagen durchsuchten, weil sie Verdacht schöpften? Michael begann zu schwitzen, er bekam kaum Luft, sein ganzer Körper begann zu schmerzen, denn er konnte sich in dem engen Verschlag nicht bewegen; Platzangst kroch kalt seinen Rücken hoch. Er schloß die Augen und zwang sich, ganz kühl und sachlich zu bleiben. Du bist nicht in einer Falle, sondern im Kofferraum eines Autos kurz vor Berlin, aber das Geräusch der Reifen auf der schlechten Fahrbahn quälte sein Trommelfell. Der Flüchtling versuchte sich abzulenken, und wie von selbst zog sein bisheriges Leben in Momentaufnahmen an seinem geistigen Auge vorbei. So soll es ja sein, bevor man stirbt — und für mich ging ja ein Leben zu Ende, jetzt.

Um der tödlichen Langeweile der Provinz zu entkommen, die viele Jugendliche dem Alkohol verfallen läßt, ging Michael nach seinem Studium in Leipzig nach Berlin; einen Arbeitsplatz fand er sofort, ein Zimmer erst nach längerem Suchen, in einem abbruchreifen Hinterhaus, mit kargem, wackeligem Mobiliar und einem verkrüppelten Bäumchen vor dem Fenster im trostlos grauen Hof. Aber die Vermieterin war nett, sie stellte ihm das Wasser zum Waschen hin, bereitete ihm manchmal das Frühstück und sorgte wohl auch oft genug dafür, daß er rechtzeitig ins Büro kam. Denn Michael kam meist spät nachhause. Durch seinen Freund, der bereits länger in Berlin lebte, fand er bald Zugang zu einigen »Zirkeln«. Angesichts der wenigen Möglichkeiten sich zu unterhalten, bildeten sich in Ostberlin sogenannte Zirkel, die zur Selbsthilfe greifen. Diese Zirkel reichen von vereinsähnlichen

Organisationen, die von Jazz-Konzerten über Tanzabende bis zu Dichterlesungen alles mögliche veranstalten, wobei der Andrang Jugendlicher oft so groß ist, daß die Polizei einschreiten muß, bis zum Zusammenschluß einiger gleichgesinnter Freunde, die sich abwechselnd in ihren Wohnungen treffen. Diese Zirkel sind die Keimzellen der Opposition, hier werden verbotene Bücher gelesen, hier gehen die Lieder Biermanns und die Gedichte Reiner Kunzes reihum, hektographierte Blätter, schon ganz zerfleddert vom vielen Gebrauch.

Bald schon bekam Michael Schwierigkeiten, denn die Obrigkeit weiß natürlich, was in diesen Zirkeln läuft; grundsätzlich ist jede Eigeninitiative verdächtig, denn selbst Handelnde sind auch selbst Denkende, gefährlich für einen totalitären Staat, der in einem Klima der geistigen Erstarrung am besten gedeiht.

Und Parteimitglied war ich auch nicht, lacht Michael. So dauerte es nicht lange, bis sein Kaderleiter, das heißt der Parteivertreter im Betrieb, ihn ins Kreuzverhör nahm und ihm durchaus nicht unfreundlich aber bestimmt zu verstehen gab, daß sein Umgang und sein ganzes Benehmen wie sein mangelndes politisches Engagement für sein berufliches und gesellschaftliches Fortkommen überhaupt nicht förderlich seien.

Die Bedeutung dieser Warnung bekam Michael bald zu spüren, als er bei fälligen Beförderungen zu Gunsten Jüngerer und weniger Fähigen, die jedoch politisch »die Gewähr boten«, übergangen wurde. Michael scherte sich darum zunächst wenig, obwohl er wußte, daß dies nur erste Warnschüsse waren; die Repressalien würden progressiv zunehmen, am Ende stünde vielleicht die Verhaftung. Als die Schwierigkeiten immer größer wurden, als man ihn nach seinen Bekannten ausfragen wollte, nach seinen Urlaubszielen, als von zuhause besorgte Briefe eintrafen, in denen die Eltern ihn baten, doch willfähriger zu sein, und er bei einem Besuch erfuhr (denn so etwas schreibt man besser nicht in Briefen), daß sein Vater vor den Kaderleiter zitiert worden war, der ihn auf das beunruhigende Verhalten seines Sohnes hingewiesen, das der Partei sehr große Sorgen bereite, — da beschloß Michael, daß es Zeit sei, seine Heimat zu verlassen.

Diesen Druck hältst du auf die Dauer nicht aus, jeden Tag wirst du im Betrieb angemacht, die Kollegen meiden dich, der Umgang mit dir bringt sie in Schwierigkeiten. Wenn die Kumpel in den Zirkeln nicht wären, würdest du glatt durchdrehen. Aber selbst

da mußt du vorsichtig sein, denn wie leicht könnte dein bester Freund ein eingeschleuster Spitzel sein ! Zunächst stellte Michael einen legalen Ausreiseantrag; am nächsten Tag wurde ihm gekündigt und trotz aller Anstrengungen fand er keinen neuen Arbeitsplatz. Von der Ausreisebehörde hörte er nichts, Anfragen blieben ohne Antwort. Monate zwischen Bangen und Hoffen begannen.

Und nur die Hoffnung ließ ihn jetzt noch aushalten. Weil sein Geld zu Ende ging, vor allem aber, weil zwei ernst schauende Herren bei seiner Vermieterin vorgesprochen hatten, hatte er gekündigt, um sie nicht in Gefahr zu bringen, obwohl sie ihn unter Tränen gebeten, doch zu bleiben, was könnten sie ihr alten Frau schon anhaben.

Und oft, wenn er es in dem Loch, in dem er jetzt hauste, ohne Wasser oder Heizmöglichkeit, nicht mehr aushielt vor Einsamkeit, da er den Kontakt zu seinen Freunden zu ihrer Sicherheit abgebrochen hatte, suchte er die alte Frau auf, heimlich wie ein Verbrecher, um sich aufzuwärmen und etwas Trost zu empfangen, den er bitter nötig hatte, um nicht zu verkommen wie sein Arbeitskollege Lothar.

Michael hatte eine Beschäftigung als Hilfskraft auf einem Friedhof gefunden, eine schmutzige und erniedrigende Plackerei:

Strafarbeit für Abtrünnige. Sein Kollege, mit dem er zusammenarbeitete, sprach anfangs kein Wort; vollgepumpt mit Alkohol schob er teilnahmslos die Erdkarren hin und her und kümmerte sich nicht um das, was um ihn her vorging. Ein jahrelanger Aufenthalt in einer psychiatrischen Klinik hatte seine Widerstandskraft gebrochen.

Nach wochenlangem Bemühen taute Lothar endlich auf, aber nur mir gegenüber. Ich habe sehr viel von ihm gelernt. Er vermittelte mir Kenntnisse über Schriftsteller und Philosophen, von denen ich vorher bestenfalls wußte, daß ihre Lehre nicht marxistisch, damit falsch und jungen DDR-Bürgern nicht zuzumuten sei. Lothar hat mir sehr geholfen in diesen Monaten, denn die anderen Kollegen schnitten uns: wenn Intellektuelle drüben plötzlich Handlangerdienste verrichten, dann weiß jeder, was los ist. Was aus Lothar geworden ist, weiß ich nicht.

Und dann, nach einem Jahr, kam die Ablehnung des Ausreiseantrages! Dieses Gefühl, am Rande eines Abgrundes zu stehen, keine Perspektive mehr zu haben, kannst du dir nicht vorstellen. Der letzte Strohalm, an den ich mich klammern konnte, war gekappt worden. Jetzt gab es nur noch eine Möglichkeit: bereits früher war eine

Fluchthilfeorganisation an ihn herangetreten, die genau wußte, daß Michael im Westen einen Onkel hatte, der ihm die verlangten 30 000 Mark vorstrecken konnte. Damals hatte Michael das Angebot abgelehnt, das Risiko schien ihm zu groß; jetzt sah er keine andere Chance mehr. Natürlich sind das Ausbeuter, die aus dem Elend der Ausreisewilligen Kapital schlagen, aber ich mußte raus, um nicht zu verrecken.

Schließlich war es soweit: der Wagen wurde langsamer, hielt bei der ersten Paßkontrolle, rollte langsam weiter zur zweiten, entscheidenden; alles ging sehr schnell, zu dieser Nachtzeit war wenig Betrieb in Dreewitz; und dann war alles schon vorüber, der Wagen beschleunigte und in wenigen Minuten hielt er in Dreilinden, dem Westberliner Kontrollpunkt, Michael war in Freiheit. Freiheit ! Michael betonte das Wort ironisch und schwieg einen Moment. Für den Fahrer war es bereits die sechzehnte Fuhre, nahm er einen Schluck, bei der nächsten wurde er geschnappt. Er hat meinen Freund verpiffen, der jetzt wegen Beihilfe zur Republikflucht sitzt. Das Schlimme ist, daß ich ihm überhaupt nicht helfen kann. Michael ist froh, in der Bundesrepublik zu sein; es fällt ihm nicht unbedingt leicht, sich einzuleben, er weiß, hier ist kein Paradies, wie es sich viele Menschen drüben vorgaukeln, aber gegen das Leben, das er führen mußte, ist es doch eine befreiende Erfahrung, ohne Angst vor Bespitzelung und Verhaftung leben, dem Nächsten ins Auge sehen zu können, ohne befürchten zu müssen, er könne vom Geheimdienst sein. Es bleibt der Gedanke an seinen Freund und die Angst vor dem Fahrer, der vielleicht glaubt, er habe ihn verraten, was ihn auf Rachedgedanken bringen könnte, wenn er seine Gefängnisstrafe verbüßt hat.

Die fünf folgenden Texte gehören organisch zusammen
und stehen unter dem Leitgedanken:

»In wirtschaftlich und sozial hochentwickelten Ländern
ist es leichter, sich den „Luxus“ der Gedankenfreiheit
und Meinungsfreiheit zu leisten.

Es kann kein Zweifel bestehen, daß Freiheit primär etwas
mit Befreiung von Existenzbedrohung zu tun hat.

*Ich kann heute ein Gedicht schreiben, ins Theater gehen,
im Wald ein Lied pfeifen, wenn ich nicht von der
Angst verfolgt bin, morgen nichts zu essen zu haben.«*

Nic Klecker

Präsident von »Amnesty International«

Luxemburg

(Zitat: »Letzeburger Land«, 30. Dezember 1977)

Wortgefecht zur Lage des Menschenrechts

Gegeneinander treten wir an
Den stärksten Spruch zu ermitteln
Wider die Unvernunft:
Wir kreuzen die Klingen der Einsicht
Belegen mit zahllosen
Metaphern unsern weltpolitischen
Überblick
Bekunden mit kräftigen
Schreibmaschinenschlägen
Unsere Bereitschaft zum nützlichen Konflikt:
Bei diesem ernstesten Spiel
Wird jener gewinnen
Der wortstark
Stilistisch gewappnet
Mit kernigen Floskeln
Dem Elend dekorativ

An die Gurgel springt:
Der Literatur wird auf die Sprünge geholfen
Wir haben nun schwarz auf weiß
Daß wir inmitten hauchdünner Frühlingslyrik
Und fauchendem Wortschwall
Über die Unnachahmlichkeit der Heimat
Imstande sind unsern Blick zu weiten
Mit spitzer Feder
Internationale Eiterbeulen
Aufzusteichen und mit aphoristischer
Gelassenheit dem Unglück
Ins Rückkreuz zu treten:

Wir haben das Wort auf unserer Seite
Uns ist gegeben aus nackten Zahlen
Und blutigen Tatsachen
Immerhin geschmeidige Verse zu formen:
Die Gefolterten
Entmenschten
Hinterbliebenen
Ausgeschlossenen
Danken uns mit völlig
Unlyrischem
Schweigen

Festschreibung eines Trauerakts

Sinnlos wäre
Über Stil und Form zu rechten
Mit dem Metermaß
Des Sprachpuristen
Wut und Trauer
Auszuloten

Wichtig wäre
Selbst den krummsten Satz
Die brüchigsten Kartenhäuser
Auf lyrischem Sandboden
Den letzten ungeschickten
Rechtschreiberischen

Solotanz auf Glatteis
Auszuklammern
Und nur zu vermerken
Daß hier Menschen
Ohnmacht
Öffentlich bezeugen
Jenseits der Gedichte
Und der Satzbaumeisterschaft
Mitgefühl
Mit Buchstabenklammern
Zusammenheften

Wichtig wäre
Den Protest
Nicht im Brokat
Der dichterischen Fülle
Zu ersticken

Ohnmacht und Ausweg

Sollen nach Auschwitz
Gedichte nicht mehr denkbar sein
Soll die Sprache
Verschlagen bleiben
Und der wortlose Schmerz
Sich einnisten
In Gefallenengrabmälern
Und Vergastenregistern:

So ist nach My Lai kein Aufschrei
Nach Griechenland keine Widerrede
Nach Portugal kein Gegenargument
Und mitten im Wirbel
Der freibeuterischen
Expeditionen
Quer durch die Kulturen
Der Dritten Welt
Kein Sterbenswort
Keine Todesverachtung
Kein streitbarer Schriftzug

Der Schreiber mehr möglich:
Wenn wir schon vom Gnadenbrot
Der Ohnmacht leben müssen
Beschreiben wir doch die Ohnmacht !
Berichten wir über Gemeinsamkeiten !
Erwähnen wir was uns verbindet !
Verzichten wir auf klobige Parolen
Und sehen wir ein
Daß nur das sich verändern läßt
Was wir zu bewältigen suchen !

Die Waffen der Freiheit

Die Hoffnung daß Menschenverächter
Auf Petitionen und Proteste
Spruchbänder
Solidaritätsappelle
Lyrische Flammenwerfer
Armeen von Argumenten warten
Um sich das Handwerk legen zu lassen
Wird sich nicht lohnen

Vermessen wäre
In jedem Gedicht einen Strick
In jedem Spruch einen Galgenpfahl
In jedem Epigramm
Gegen Gewalt
Ein Gerichtsurteil zu vermuten
Vermessen wäre
Allein mit Sprache auszugleichen
Was mit Elektroden
Und Knüppelgründlichkeit
Zu Werk geht

Aber die Hoffnung daß Menschenverächter
Sisyphus gleich die Keulenschläge
Nicht länger verdoppeln können
Wenn jedem den sie zum Schweigen bringen
Zwei redende Zeugen folgen
Wenn jedem Gefangenen

Zwei Freie Geleit anbieten
Wenn jedem Vertriebenen
Zwei unverhoffte Freunde
Das Heimatrecht schenken
Kann uns zum Schreiben bewegen:

Jedesmal wenn ein Maulkorb
Verhängt wird
Müssen die Maulkorbverteiler
Mit unserer Redewut rechnen !

Achttausend Kilometer bis Chile

Wir können die Reihen noch schließen.
Offene Türen dürfen wir einrennen
Bis die Flügel aus den Angeln fallen.
Kritik ist hier erlaubt
Erwünscht
Miteingerechnet
Ohnehin vorgesehen
Ausdrücklich förderungswürdig.
Wir können noch Diktaturen
An die Wände malen
Wo keine Diktaturen sind.
Wir dürfen noch von Folter sprechen
Wo unser kleiner Stolz verletzt wird:

Hier sind wir privilegierte Marktschreier
Eintänzer im Mündigenballett
Dressurreiter im staatspolitischen
Zirkuszelt
Nummerngirls im Kabarett der Widersprüche
Verkäufer an den breiten Schanktischen
Der Utopie.
Hier reden wir unter vier Augen
Mit dem Feind.

Die wirklichen Leiden
Fremder Companeros
Gerinnen bei uns zu Gedichten:

Traumtänzerisch
Mit Hexametergeschicklichkeit
Bewältigen wir
Den Drahtseilakt der Gegenwehr.
Gedichte werden erst tragen
Wenn uns der Boden unter den Füßen
Die Schultern unter dem Kopf
Die Gewißheiten unter der Ruhe
Wie Tandwerk weggezogen werden:
Gedichte werden erst tragen
Wenn die Bilder
Fremder Companeros
Aus ihren Rahmen treten.

Zölibat in der Landwirtschaft ! Oder Frage der Lage !

Warum mein liebes Mädchen Du,
blickst nur den Bürokraten zu?
Sag mir, warum denn liebst Du nicht
den armen Bauernbösewicht?

Man fragte mal die Mädchen all
vom Zentrum »Formation rurale«.
Wer denkt von Euch im Ehestand
zu bleiben treu dem Bauernstand ?

Für Landwirtschaft ist keine Treu,
die Antwort war ja gar nicht neu.
Und keine war für »ja« erpischt,
nur »nein« das wurde aufgetischt:

»Anstatt ein Bodenschutzgesetz
ist weiter nichts beschert als Hetz.
Erst Stallarbeit dann mit auf's Feld.
Die Ehefrau ist doch kein Held.

Kein Anschluß an Bequemlichkeit,
und die soziale Sicherheit !«
Wie ist der Nachwuchs garantiert
wenn immer Dissonanz grassiert ?

Subsidien 1

Subsidien fließen wie ein Fluß
und bringen Proffen-Überfluß.
Die Lehre ist gebührenfrei
und noch recht viel Subsid dabei.

Die heut'ge Jugend greift nach dem,
was wird gemacht so recht bequem:

Acht Jahre länger Kindergeld,
und reduziertes Steuergeld.
Die Eisenbahn macht Defizit,
Studenten fahren gratis mit.
Das muß gesagt mal sein,
das Glück liegt nicht im Geld allein.

Vorbeugen. Amnesty für die Ernährer des Volkes !

Ihr Leut, ihr wißt es alle zwar,
Herr Thorn der hat's gesagt Neujahr:
Beruf darf keiner untergehn,
daß dadurch and're höher steh'n.
Was macht der Spekulant mit Land ?
Ist das euch all auch schon bekannt ?
Er fördert altes Chinajoch.
Das ist bestimmt verwerflich doch.
Besteuert hoch den Spekulant
und schont den Mann der schafft im Land !
Das Land das kauft man teuer ein.
Wie kann das Essen billig sein ?
Die Jugend geht 'nen andern Pfad,
und sucht sich Unterkunft beim Staat.
Wer zahlt dem Spekulant' dann Pacht ?
An manches wird noch nicht gedacht.
Wer züchtet auf dem Land das Brot ?
Der Spekulant der bringt uns Not.
Bewahret uns vor Anarchie,
sonst brauchen wir auch Amnesty.

Vorbeugen

Einst:

Als alles war noch knapp einmal
versprach man uns ja ganz normal:
Wenn kommt mal Überproduktion
ihr kriegt Gestehungspreis dann schon.
Ein schwacher Trost, ein schöner Ton.
denn Höchstpreis gab es wie ein Hohn.

Wir kriegten lächerlichen Lohn
als gab mal Unterproduktion.

Jetzt:

Woher denn Überproduktion ?
Wir züchten keine Eiweißbohne.
Wir importieren ganz famos
und werden Butter nicht mehr los.

Wir buttern für Amerika.
Die Landflucht wächst in U.S.A.
Es gibt dann bald die Hungersnot,
doch ohne Bauern gibt's kein Brot.

Beamtenberg gibt's auch im Land.
Wenn eine Stelle ist vakant
hermetisch schließt der Staat die Grenz
und toleriert nicht Konkurrenz.

Beamten kommen nicht herein,
im Ausland ist der Lohn doch klein.
Gefordert wird noch obendrein.
Beamtenberg, du wirst nicht klein.

Wer will den Pessimismus nicht verstehn,
der soll mal hier die Statistiken sehn.
Wenn Parlament und Volk noch bleiben stur
dann kommt bald Junggesellendiktatur.
Wenn nicht geschafft wird endlich Remedur,
wer glaubt dann nicht an böse Diktatur ?

Helga Teichmann

»Eine fast alltägliche Geschichte«

(oder: »Recht auf einen persönlichen Tod« ?)

Jakob Wiesner stand vor dem Spiegel im Badezimmer und rasierte sich sorgfältig, dabei betrachtete er sein altes müdes Gesicht. Er sah es an wie ein Bild, aufmerksam nach Spuren forschend, in denen er sich wiedererkennen könnte. »Schon jetzt wie eine Totenmaske«, dachte er, »nichts Lebendiges mehr. Es war an der Zeit, mit allem Schluß zu machen.«

Nachdem seine Frau im Februar bei einem Autounfall ums Leben gekommen war, schleppten sich die Tage in ödem Einerlei dahin. Eigentlich hatte er schon damals daran gedacht, es zu tun. Nun waren fast acht Monate verstrichen, und viel war ihm im Kopf herumgegangen.

Seit dem Tode seiner Frau lebte er wie in Erstarrung. Den Nachbarn erschien er unverändert; freundlich, ein wenig verschlossen, wie immer. Zuerst war er ständig damit beschäftigt gewesen, Haltung zu bewahren; später wurde diese zur alltäglichen, leeren Form, die keinen Trost mehr spendete, und die er schließlich aus Gewohnheit oder Gleichgültigkeit beibehielt.

Sein blasses Gesicht schaute ihn gedankenverloren aus dem Spiegel an:

»Jakob Wiesner, 78 Jahre alt, seit 8 Monaten Witwer, durchaus begütert, keinerlei materielle Sorgen, gesund, mit einem viel zu starken Herzen und bei klarem Verstand, nur:
— Völlig überflüssig, für niemanden wichtig, von niemandem gebraucht, einfach nicht mehr verwendungsfähig . . .«

Er tastete nach seinem Hals und vermißte plötzlich die Krawattennadel, die Nelly ihm zur Hochzeit geschenkt hatte, mehr als vierzig Jahre war das jetzt her, es war wirklich höchste Zeit fortzugehen. Damit hatte er übrigens angefangen, dieser unerträgliche Zustand des lebendig Gestorbenseins. Er hatte eines Tages mit Bestürzung bemerkt, daß die Dinge des täglichen Lebens sich vor

ihm zurückzogen, sie ließen ihn geradezu im Stich. Häufig fand er seinen Brotkorb leer, konnte er sein Buch, in dem er gerade gelesen hatte, nicht finden, blieb er mitten im Zimmer stehen, weil . . .

weil er vergessen hatte, was er tun wollte. Was war denn noch wichtig? Worauf sollte er warten? Auf den Tod, der nicht kommen wollte, oder auf die Wunderlichkeit, die sich bald einstellen mußte?

»Wo ist der Freund, den überall ich suche . . .«, hörte er sich sagen; und es überfiel ihn wieder dieser würgende Schmerz in der Brust, der die Kehle einschnürte, die Speiseröhre verkrampfte, als ob der Körper selbst Erbarmen schrie. Er hielt sich mühsam am Waschbecken fest, sah erschrocken sein graues Gesicht, wischte mit dem Handrücken über die Augen, räumte das Rasierzeug in den Toilettenschrank und ging langsam, aber jetzt ganz aufrecht ins Wohnzimmer hinüber.

Jemanden um Hilfe bitten? Er wußte, was dann kam. Man würde ihn wie ein unmündiges Kind behandeln und schließlich wie einen Störenfried, dessen Probleme man nicht wissen wollte, »Man hatte genug andere Sorgen! Er hatte schließlich sein Leben gelebt!« Ja, das hatte er, und nun wollte er auch seinen Tod bestimmen. Er war weder krank, noch verrückt, er war allein, ohne Hoffnung. Die Diagnose hieß: Vereinsamung, die einzig sichere Therapie war der Tod.

Hatte er ein Recht auf einen persönlichen Tod? War es Desertation vor der Einsamkeit? Aber würde er nicht mit dem Mut zur Tat bezahlen? Und noch trivialer, würde er nicht dem Staat die Rente ersparen und den Verwandten die Last mit ihm? Wer wollte ihn richten? Die Menschen? Und Gott?

Jakob Wiesner strich die blaue Decke auf dem Wohnzimmertisch glatt, nahm aus der Schublade Schreibpapier, seinen alten Schraubfüllfederhalter und drei Briefumschläge heraus. Er zog den Stuhl heran und setzte sich an den Tisch.

Sein Sohn Hermann wird sicher sehr bestürzt sein »Wie konnte der Vater das tun?« Er wird ein schlechtes Gewissen haben, aber nicht lange; er wohnte im nahen Ausland, und keiner seiner Freunde hatte den Vater näher gekannt. Hermann wird den Umstand seines Todes bald vergessen. Eigentlich hatten sie sich immer gut verstanden — mein Gott, wie lange war das alles her? Sein Sohn . . .

Sein Sohn mußte schon über 50 sein. Irgendwie hatten sie sich auseinandergelebt, vielleicht, weil er, der Vater noch einmal geheiratet hatte.

Seine zweite Ehe war sehr glücklich geworden, man sollte wirklich nicht auf die Meinung der Leute hören. Seine Frau und er hatten sich zuletzt ganz auf sich selbst zurückgezogen. Sie hatten einander gewärmt, einander getröstet und waren manchmal sogar Hand in Hand, wie ein Liebespaar spazierengegangen.

Ob es ein Leben nach dem Tode gab? Würde er sie wiedersehen? Er glaubte nicht so recht daran, wer konnte das wissen? War dieser Glaube nicht nur ein Trost für diejenigen, die nicht den Mut hatten, die Einmaligkeit des Lebens zu akzeptieren? Sicher war, daß sein Leben erfüllt war, und er wollte es mit Anstand zuende bringen.

Er mußte sorgfältig vorgehen und einen Zwischenfall nicht möglich werden lassen; es gab genug Menschen, die Lebensrettung mit einer guten Tat verwechselten. »Du sollst nicht töten!« Hieß das: »Du sollst nicht zulassen, wenn jemand sterben will« ? Er dachte an seinen Freund Albert, den er immer als hilflosen Kadaver in der Intensivstation des Krankenhauses im Gedächtnis behalten hatte, einer der vielen Fälle mißverständener Menschlichkeit. Es gab Grausamkeiten, die unbemerkt im Dienste der Pflichterfüllung begangen wurden.

Jakob Wiesner legte einen Briefbogen auf die Schreibunterlage und begann langsam zu schreiben.

Am Abend des folgenden Tages fand die Nachbarin einen Zettel in ihrem Briefkasten: »Meine Schlüssel liegen unter dem Abtreter. Ich bin am Ende, habe den Freitod versucht. Hoffentlich gelingt.«

Im Polizeiprotokoll war später zu lesen:

»Die Zeugen, zwei Polizisten, die Hausbesorgerin und deren Mann finden den 78jährigen am Ablebensort auf der rechten Seite des Ehebettes tot vor. Auf der linken Seite des Doppelbettes liegen : 1 Kuvert Bargeld, 1 Kuvert Wertpapiere, 1 Kuvert Abschiedsbrief, ein leeres Tablettenröhrchen, eine leere Tablettenplastikfolie für 10 Stück. Der Abschiedsbrief ist an die Hausbesorgerin gerichtet, die mit der Haushaltsauflösung beauftragt ist und auch den Sohn benachrichtigen soll.« Die Urne Jakob Wiesners wurde in der Ecke

des Friedhofs, die für die namenlosen Gräber bestimmt ist, in aller Stille beigesetzt.

Ein Sprecher der Polizei kommentierte später auf Befragen:

»Wir veröffentlichen solche Fälle im Polizeibericht nicht.

Das war wirklich ein alltägliches Ereignis. Es gibt jährlich Hunderte solcher Fälle in einer Millionenstadt. Der moralische Aspekt dieser Tat gehört nicht in unser Ressort.«

Jacques Wirion

Die Menschenrechte

(Eine historisch-politische Betrachtung)

Die Menschenrechte sind, von einigen frühen Vorstößen in der englischen Geschichte abgesehen, eigentlich ein Ergebnis der Epoche der Aufklärung; als solches sind sie im Vergleich zur bisherigen Entwicklungsgeschichte der Menschheit noch sehr jung. Wenn bis ins 18. Jahrhundert in den feudalen Staats- und Gemeinschaftsformen die Herrschenden — wohlverstanden immer unter dem Vorwand, die Einheit der Gemeinschaft gegen teuflische Widersacher zu schützen — ihre eigene Macht durch Verfolgung, Folterung und Ausrottung aller Andersdenkenden gefestigt haben, so ist dieser bequeme Vorwand in Europa und Nordamerika seit Ende des 18. Jahrhunderts von den bürgerlichen Intellektuellen und zunehmend auch von der öffentlichen Meinung immer weniger akzeptiert worden. Gegen die sogenannte Staatsräson, die immer klarer als Verschleierung von Machtmißbrauch durchschaut wurde, hat sich im Laufe des 19. Jahrhunderts die Idee durchgesetzt, daß die Freiheiten des Einzelnen geschützt werden müssen, auch wenn dadurch die Einheit der Gemeinschaft in Frage gestellt wird. Man begann das Recht auf Leben und Freiheit des Einzelnen, ja sogar sein Recht auf Irrtum höher einzustufen als die Ideologien und Dogmen der Gemeinschaft und des Staates. Diese Umwertung der bisherigen Werte wurde selbstverständlich nicht widerstandlos von den alten sozialen Kräften hingenommen. So hieß es z. B. 1832 in der Enzyklika »Mirari vos« von Papst Gregor XVI: »Aus der Quelle dieser verderblichen Gleichgültigkeit fließt jene törichte und irrige Meinung — oder besser noch jener Wahnsinn, es solle für jeden die Freiheit des Gewissens verkündet und erkämpft werden. Diesem seuchenartigen Irrtum bereitet den Weg jene übervolle und maßlose Freiheit der Meinungen, welche zum Schaden der kirchlichen und bürgerlichen Sache sich weitherum verbreitet . . .« Doch die fortschrittlichen Kräfte ließen nicht locker, und gegen Ende des Jahrhunderts errangen sie einen großen Sieg in der Dreyfus-Affäre. Bis heute ist dieser Kampf aber noch

nicht entschieden, ja gerade das 20. Jahrhundert hat die furchtbarsten Verletzungen der Menschenrechte erleben müssen: faschistische und kommunistische Diktaturen haben in der Tat bei der Verfolgung und Ausrottung von Minderheiten und politischen Gegnern die traurigsten Rekorde erzielt. Ich will nun versuchen, die Positionen dieser beiden Diktaturformeln den Menschenrechten gegenüber zu klären:

Der Faschismus versteht sich selbst als eine Bewegung, die alle Errungenschaften der Demokratie seit dem 18. Jahrhundert, also auch die Menschenrechte, vernichten will zugunsten der Einheit und Stärke des Staates. In der Enciclopedia Italiana schreibt Mussolini 1932: »Der Grundsatz, daß die Gesellschaft allein für das Wohlergehen und die Freiheit der Individuen besteht, die sie bilden, stimmt . . . nicht mit dem Vorhaben der Natur überein, wonach allein die Art in Betracht gezogen und das Individuum geopfert wird . . . Für den Faschismus ist der Staat ein Absolutum, demgegenüber die Individuen und die Gruppen das Relative sind. Die Individuen und die Gruppen sind nur „denkbar“, soweit sie im Staate sind.« (Die Lehre des Faschismus) Der Faschismus erweist sich somit als die reaktionärste Bewegung der bisherigen Geschichte: er versucht, mit den Mitteln einer modernen Industrienation die geistige Mentalität des absolutistischen Zeitalters und die dazugehörige Geborgenheit in einer einheitlichen Staatsideologie wiederherzustellen ; er dreht also das Rad der Geschichte zurück, wobei es sehr wichtig ist festzustellen, daß der moderne Staat dem faschistischen Führer Machtmittel verschafft, um die ihn ein absolutistischer Monarch des 17. Jahrhunderts nur hätte beneiden können. Beim Zurückdrehen des Rades der Geschichte gerät dem Faschismus der angestrebte absolutistische Staat zum totalitären, in dem aber auch die kleinsten Freiheitsräume, die fast jeder Untertan eines absolutistischen Herrschers noch kannte, vernichtet werden. Die unvorstellbare Kraft dieses totalitären Staates wird dann von seinem Führer auf eine stupide, weil geschichtsblinde Eroberungspolitik und auf die grauenvolle Ausrottung der Juden und anderer Minderheiten hingelenkt. Das Ergebnis: etwa 55 Millionen Tote, 35 Millionen Verwundete und 3 Millionen Vermißte. Was nun die kommunistischen Diktaturen anbelangt, so ist es historisch falsch, sie mit den faschistischen auf eine Stufe zu stellen: die sozialistischen Denker des 19. Jahrhunderts, also die geistigen Väter der Kommunisten, standen nicht im Gegensatz zu den

Forderungen der Aufklärung. Im Gegenteil : sie waren von den Idealen des 18. Jahrhunderts zutiefst beeinflusst. Ihre Analysen der bürgerlichen Gesellschaft ergaben jedoch, daß die politischen Menschenrechte (Freiheit der Person, Pressefreiheit, Wahlfreiheit usw.) eigentlich nur für eine privilegierte Minderheit wirklich bestanden. Folglich forderten sie die Ausdehnung dieser Rechte auf alle Staatsbürger und besonders ihre Ergänzung durch die sozialen Menschenrechte (Recht auf Arbeit, soziale Sicherheit und Bildung). Denn erst durch die Verwirklichung dieser Rechte wurden die politischen Menschenrechte auch für die unterprivilegierten Schichten der Gesellschaft wirksam. Was nämlich nutzt das Wahlrecht dem Analphabeten? Was fängt der wegen Arbeitslosigkeit Hungernde mit der Presse- und Meinungsfreiheit an ? Diese Forderungen waren also notwendig. Was aber geschah weiter? Als die sozialistische Bewegung nach den ersten Jahren der Russischen Revolution sich spaltete, entstanden zwei einander befehdende und bekämpfende Strömungen : die sozialistische und die kommunistische. Die erste, in deren Linie die meisten sozialistischen Bewegungen der Gegenwart stehen, versuchte im Rahmen der parlamentarischen Demokratie die politischen Menschenrechte, also z. B. auch die Pressefreiheit ihrer Gegner, beizubehalten, zugleich aber auch die sozialen Menschenrechte zu verwirklichen; daß sie dabei seitdem auf die größten Schwierigkeiten stößt, ist leicht verständlich. Trotzdem scheint mir diese Methode die überzeugendere zu sein, weil sie auf die gewaltsame Unterdrückung der Gegner verzichtet. Die Kommunisten hingegen, von ihrer dogmatischen Interpretation des Geschichtsverlaufs überzeugt, als ob es sich dabei um die Wahrheit selbst handelte, bekämpfen alle Abweichler und Opponenten, indem sie die politischen Menschenrechte als puren Formalismus abtun und mit Füßen treten, zugleich aber mit harter Entschlossenheit die sozialen Menschenrechte verwirklichen. Man wird noch lange darüber streiten, ob diese Errungenschaften Verfolgung und Ausrottung von Millionen Menschen rechtfertigen; es bleibt jedenfalls bis heute der traurige Tatbestand, daß auch die kommunistischen Staaten Sorgenkinder von Amnesty International sind, und das nicht etwa, weil diese Organisation von bösen Kapitalisten manipuliert würde, sondern weil sie die Rechte *aller* politisch Verfolgten zu verteidigen gedenkt. Wenn heute in diesen Staaten Menschen bekämpft und verfolgt werden unter dem Vorwand, dem Volke müßten doch die sozialen Errungenschaften der

Revolution erhalten bleiben, so werde ich den schlechten Beigeschmack nicht los, der sich mir aufdrängt, wenn ich daran denke, daß die wärmsten Verteidiger dieser Errungen schaften zugleich die privilegiertesten Nutznießer des Systems sind. (Das erinnert mich an die Behauptung vieler Kapitalisten, die freie Marktwirtschaft müsse erhalten bleiben, um den Arbeitnehmern ihr Einkommen zu sichern.)

Es besteht also durchaus ein Unterschied zwischen einem Faschismus, der die Menschenrechte global als liberale Verirrung verwirft und bekämpft, der sich also nicht an sie halten will (die meisten südamerikanischen Diktaturen und Persien stehen z. B. in seiner reaktionär-autoritären Tradition) und einem Kommunismus, der die politischen Menschenrechte verletzt, weil er glaubt, sonst die sozialen Menschenrechte nicht gewähren zu können. Dieser Unterschied ist aber absolut belanglos für das Opfer, dem ein Folterknecht, gleich welcher Couleur, das Unfaßbare antut. Was in einem solchen Opfer angesichts der Tortur vorgeht, hat Jean Améry einmal aus eigener Erfahrung in einem SS-Bunker beschrieben: »Der erste Schlag bringt dem Inhaftierten zu Bewußtsein, daß er *hilflos* ist — und damit enthält er alles Spätere schon im Keime . . . Man darf mich mit der Faust ins Gesicht schlagen, fühlt in dumpfem Staunen das Opfer und schließt in ebenso dumpfer Gewißheit: Man wird mit mir anstellen, was man will. Draußen weiß niemand davon, und keiner steht für mich ein. Wer zu Hilfe eilen möchte, eine Ehefrau, eine Mutter, ein Bruder oder Freund, hier gelangt er nicht herein.« (Jenseits von Schuld und Sühne) Gerade diese Erfahrung des gänzlichen Verlassenseins ist es, die tagtäglich Tausende von politischen Häftlingen auf der ganzen Welt durchzumachen haben, weil man ihre Menschenrechte und ihre Menschenwürde mit Füßen tritt. Es steht nun nirgends geschrieben, daß die Menschenrechte sich sozusagen von selbst eines Tages durchsetzen werden; den Sieg ihrer weltweiten Anerkennung werden sie nur erleben, wenn sich genügend Menschen finden, die bereit sind, sich für sie einzusetzen.

Solange aber die Machthaber ihre eigenen Interessen ungestraft auf Kosten der Menschenrechte ihrer Gegner durchsetzen können, ist dieser Kampf noch nicht gewonnen. Politisch gesehen ist das einzige System, das durch eine wirksame Kontrolle der Machtausübung die Menschenrechte garantiert, die soviel verschriene formale Demokratie. Wer also wünscht, daß die Menschenrechte überall

anerkannt werden, muß eintreten für eine weltweite Verbreitung der
»am wenigsten absurden Regierungsform«,
wie Churchill die Demokratie einmal treffend,
wenn auch wenig optimistisch, bezeichnet hat.



René Beck

Conscience de l'Homme et servitude tolérée

Nécessité du droit et perversion des raisons d'Etat, perversion du droit et nécessité des raisons d'Etat: tous se mélange pour abuser l'homme. Les chaires du pouvoir vantent les mots et les principes qui justifient le viol des consciences, le dédain des minorités, le silence des contradicteurs. L'ère des violences et des faux alibis poursuit la lente discrétion de génocides qu'on nous enseignait d'un autre âge. Depuis longtemps l'Histoire même, étourdie si facilement de ses progrès, ne trompait plus.

Les lendemains désenchantent trop vite. Les idées de liberté ont vu l'oubli des ans les réduire au rang des principes d'Etat. Les solennelles « Déclarations », nées de l'ardeur à enfanter un monde nouveau, retrouvent une place de fac-similé dans ce qu'il est convenu d'appeler par pudeur, l'héritage de l'humanité. Lorsque les pères fondateurs de la Nation américaine adoptèrent leur « Déclaration d'Indépendance », soulignant les droits inaliénables de l'Homme, osaient-ils prévoir l'esclavagisme, les massacres d'Indiens et les luttes raciales ?

Lorsque la Nation française triomphante jetait aux yeux des monarchies européennes la « Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen » pouvait-elle pressentir déjà Robespierre et la « grande Terreur » ?

Lorsque la Constitution démocratique de l'URSS fixait la victoire du socialisme était-elle ignorante de l'univers concentrationnaire et de la répression érigée en système ? Ne sont-ce là que déviations de mots produites par une Histoire irresponsable où les erreurs humaines sont la parenthèse des pages glorieuses de nos souvenirs scolaires ?

Aux yeux de l'Histoire, les crimes commis au nom de la liberté passent trop facilement pour des accidents de parcours. Il y a toujours la solennité d'un texte pour honorer et rassurer la conscience de de l'humanité. Avec la proclamation des principes intangibles toute

Il n'empêche que les droits inaltérables proclamés au nom de l'Idée de l'Homme sont toujours aléatoires. C'est toujours au nom du monde libre, c'est encore au nom d'un monde libéré qu'on bafoue les droits de l'Homme.

Raisons de l'Homme et raisons d'Etat, c'est là le lieu que désertent les leçons de l'Histoire. Déséquilibre des droits et des pouvoirs, voilà l'endroit où l'homme se perd. L'idyllisme toujours triomphant des pouvoirs politiques et économiques conforte dans le bien-fondé des droits de l'Homme mais convainc bien peu de la nécessité et de la conscience de leur respect. N'est-il pas plus facile de se contenter des émois alternatifs des consciences devant les « méfaits » des totalitarismes de gauche ou de droite ? Révolte paisible de la conscience entretenue par notre menu quotidien, révolte sage le temps d'une lecture, l'espace d'une vision vite retournée à la banalité du fait divers.

Que dire de débilatantes conférences qui, tout en ayant le mérite de traduire des visions et des visées politiques et économiques sur la sécurité et le développement d'un monde instable et éclaté, réduisent finalement le respect des droits humains à un consensus d'impuissance. Le pouvoir de l'Occident devrait obliger à moins de complicité, encore que la bataille politique pour les droits de l'homme ne doit pas virer aux compromissions stratégiques. Les temps changent, mais le mépris de l'Homme est encore et toujours une métaphore diplomatique de l'Etat moderne.

N'irait-on pas jusqu'à admettre pour justifier trop de silences entendus, que l'élaboration de droits universels n'est que la transcription dans l'ordre juridique international, d'une mentalité occidentale pure de toute barbarie que ne peuvent rencontrer ni les réalités géo-politiques, démographiques et économiques, ni la conception et le sens de l'humain de la plus grande partie de l'humanité. Mais au-delà du fait que la bonne conscience dite « démocratique » se retrouve dans tous les régimes, c'est, il est temps de s'en convaincre, l'Homme qui reste, malgré ses situations concrètes si variées, indivisible.

Les droits de l'Homme ne seraient-ils, en fin de compte, qu'une ultime illustration de l'incapacité humaine ? Faudra-t-il aller jusqu'à

acquiescer, avec les nouveaux et les moins nouveaux philosophes, aux spéculations sur l'asservissement volontaire de l'Homme ?

Vaincre le temps de la normalité des pouvoirs où le mépris de l'homme est élevé au rang de science de gouvernement, où l'Etat en se justifiant d'un manque de dignité du citoyen instaure l'affront permanent à la dignité de l'homme: tel est le problème de nos consciences. Droits et liberté se nourrissent d'insatisfaction. Il est temps d'oser la conscience de nos libertés face au mépris des libertés de conscience.

Que sont les droits de l'Homme s'ils ne deviennent conscience des individus, s'ils n'accèdent à la conscience des pouvoirs?

Abolir les temps nouveaux de la honte où le progrès sert d'instrument d'aveux, dénoncer, non une fatalité de pays exotiques mais un exercice de pouvoir élaboré par des spécialistes: le choix n'est déjà plus entre la crise de nos conjonctures et le rendement des Etats soutenus par l'homme bafoué et humilié.

Politicien ou homme de loi, théologien ou homme de paille, militaire ou homme de main, philosophe ou homme de lettre, économiste ou homme de science, malgré des dénonciations et des résistances publiques ou muettes mais toujours courageuses, l'Etat moderne finit trop souvent par trouver en vous la taciturne justification de l'asservissement de l'homme. Car l'écrasement du citoyen s'apprend, s'élabore et se justifie au nom d'un idéal de sécurité, au nom d'un ordre qui n'a même plus l'attrait de la nouveauté.

Interrogation dernière sur la science des pouvoirs perversis.
Le choix est-il dans les textes
que l'Histoire honore mais jamais ne respecte ?

Oser l'Homme . . . telle est la sollicitation ultime.
D'où viendra l'audace, le courage de la réponse claire
face à l'espérance, l'attente, le désespoir et même la renonciation
de l'Homme humilié ?

Alex Diederich

Zone industrielle

L'usine s'étend comme une plaie gangreneuse sur le paysage.
Bruit incessant, s'imposant à la vie.
Une longue file de fourmis bipattes est engloutie par la gueule d'un
[atelier.

Monde de fer, monde in-fer-nal.
Des rangées de maisons uniformément entassées ceignent la plaie.
Murs noircis, murs aliénant.
En des cours arrières dépourvues de chaleur sèche du linge jadis blanc.
Pauvres jardins minuscules.
Des cheminées alignées tirent bordée sur bordée de crasse sur la ville;
Air pestilentiel.
Sur un résidu de fleuve dérivent des poissons happés par un venin
[mesquin.

Sifflement strident d'une locomotive.

Un ivrogne hagard sort en tибutant du bistrot et se couche
dans une flaque d'eau brunâtre reflétant un rayon solaire solitaire;
un chien bâtard poursuit en jappant un lapin chimérique sur un
[terrain vague.

La lourde voiture d'un patron tourne au coin de la ruelle,
des enfants faméliques s'éparpillent à son passage.
Un coquelicot éphémère sourit au milieu d'un tas de ferraille.

Emile Hemmen

A qui le tour ?

A qui le tour ?
Les convois passent,
ils sont muets
entre les quais des sourds départs.
Il y a des doigts
qui serrent le dos d'une chaise,
il y a un chant dans l'air
qui passe de rêve en rêve
dans toutes les veines du monde,
il y a l'odeur du pain
et l'orgue de barbarie
pour les refrains des jours heureux.

Les convois passent,
ils sont muets
entre les cours pourries de pas.
Une heure encore avec ce drap
qui sent l'amour,
une goutte de temps encore
pour un baiser hâtif
et pour serrer une autre main
avant les coups de feu
derrière les barbelés.
A qui le tour ?

Au fond d'un paysage absent,
au souterrain du cœur
il reste cette femme aimée,
l'appel de ces désirs
d'une vie-éclair
brûlée dans l'odyssée du sang
avec le blé des âges futurs.
Les mondes imaginaires
circulent en vain

dans les ténèbres de l'attente,
dans l'incendie de la révolte.

Loi du mental
vidées des rêves des millénaires
dans le musée fermé
des vérités.
Croissants de lune
des monastères sans dieu
au rythme éternel des pôles
avec ces gestes à faire
dans l'épaisseur du temps
où tous les masques seront faussés
sur la scène noire de la tristesse.

Dans la nuit
il y a les pas des sentinelles
et ceux des assassins,
il y a le bruit des trains
et des avions,
le bruit du cœur,
le bruit des mains emprisonnées,
les derniers souffles de l'attente
et le mirage d'une terre promise
où l'on peut vivre en homme
avec ses rêves et ses erreurs,
avec ses peines et ses espoirs,
avec ses droits et ses besoins,
avec la couleur de sa peau.

Rester debout
parmi les morts,
les mains croisées dans une prière
qui sonne la paix dans le silence
comme un poème appris par cœur,
comme une feuille morte
qui tombe sur le néant
avec le geste ultime du sort.
Rester debout
dans la mémoire

qui tisse, dans un désert d'oubli,
des fleurs, des femmes et des soleils,
des oiseaux libres dans le vent,
mêlant les astres à la terre
pour retrouver la paix des choses
dans le silence des âges.

On n'a plus qu'une grille
pour découper le noir des nuits,
et la patience a mille fissures
qui défigurent le temps et les saisons,
ce face à face avec la vie.
Il n'y a plus de ciel à boire,
on a noyé les terres
dans les draps noirs du vide,
on a cassé tous les miroirs
pour effacer les vérités.
L'espoir dort tout debout
entre la mitrailleuse et l'encensoir.
Et puis, un soir d'été,
quelqu'un s'en va,
sans prévenir,
pour retrouver le cheval blanc
de son enfance.

Et les aiguilles du temps
s'arrêtent au vide des nuits
et tous les jours il fait hiver.
Dans les marais muets
de la mémoire
la longue patience se refroidit
laissant l'empreinte du fer,
et les saisons des solitudes
s'achèvent dans l'herbe sanglante
d'une aube
ou sous le gel cassé
où pousse la croix des peines.
Pour réveiller toutes les caresses perdues,
ces spectres sans mémoire,
les yeux, fermés devant la nuit,

regardent vers l'intérieur
pour lire encore une fois
les tracts jaunis des âmes blessées
tenant au creux des rêves
l'espace intime qui les protège.
Et tout s'efface
sous les hasards prémédités,
dans la pensée-secours
laissée au centre de l'oubli.

Cris sans écho,
désirs perdus
qui se confondent
avec les rêves blanchis,
avec les places désertes
de l'avenir,
avec l'oubli du monde
sur les échelles du vent.
Voix écorchées
debout dans les tortures
et dans les souffles du silence,
posées sur les genoux d'un dieu
avec tout le passé en noir et blanc.
Tous ces printemps manqués
où de lointains soleils se couchent
derrière les plaines nocturnes
de l'insomnie,
route infaillible d'âge en âge
dans les canyons du temps
avec l'histoire inachevée
d'une sourde révolte
sur une épave de liberté.
Et sur les steppes de paix
le vol trouble des colombes
qui porteront des armes
aux vérités qu'on veut tuer.

Se rappeler
ces mains obscures
semant les graines solaires

aux archipels de la conscience,
ouvrant le lit aux fièvres écrasées
par le totem des cimetières.

Se rappeler
tous les regards
cloués aux murs des nuits
sous les statues de sel des rêves
quand le sommeil s'y heurte
avec le souffle des légendes.

A qui le tour ?
Les convois passent
dans les lisières du gel
qui s'ouvrent à la nuit.
Cloué au cercle solitaire
de notre sang commun,
perdu dans les brouillards
de l'absolu
le cendrier du ciel
noircit la transparence
des derniers mots d'amour
avec les doutes de l'avenir.

Les convois passent
derrière les ailes du temps.
Une dernière goutte de rêve
versée dans le silence,
sur la puissance tranquille du vrai.
Et puis, dans la poussière
d'une vie en cage,
apprendre mot par mot
et peine par peine,
à partager la vie
avec une autre vie.
A qui le tour ?

Guy van Hulle

Noël 75

par une nuit froide
de décembre
au duché
qu'on appelle
luxembourg
une jeune femme
son enfant malade
dans les bras
et
accompagnée de son mari
frappa à la porte
de l'hôtel dieu
après un certain temps
une bonne soeur
ouvrit la lourde porte
les dévisagea
et
leur dit de patienter
ils attendirent la moitié de la nuit
la fièvre monta
et
quand enfin l'homme de l'art
arriva
c'était pour remplir
le constat de décès
d'un petit qui
ressemblait
à jésus

la rose de sang

d'il y a un an
fleurissait
sur un mur de
septembre
dernière rose
de mon jardin
fleur pâle et délicate
dernier témoin
d'un été presque passé
chaque lendemain
me la révélait
un coup d'oeil par
la fenêtre
du petit-déjeuner
me comblait
pour la journée
un matin
elle était en pleine fleur
la radio ce vieux poste
de misère
la trancha net
d'un flash immonde
elle tomba dans la
grisaille de l'automne
elle refleurira cette année
son jardinier est mort
et je l'appellerai
rose chilienne

Guy Rewenig

Deux mots pour une femme

A travers les siècles
On t'a permis de récolter
Les débris
D'une multitude de combats
Etouffés avant de poindre
A travers les décennies
L'histoire t'a évitée
Les événements t'ont contournée
Les changements t'ont dépassée
L'évolution t'a oubliée
A travers les années
Tes désirs se sont crispés
Tes opinions se sont figées
Tes paroles se sont subtilisées
Tes gestes se sont paralysés
A travers les jours
On t'a exposée sans égards
Dans les vitrines de l'infériorité
On t'a enracinée
Dans un terroir de préjugés
Toi combattante
Aux armes de plâtre et de carton
Munie pour te défendre
Des seuls atouts
D'un charme bien exploitable
Et d'une patience démesurée
Toi combattante
Aux arguments désamorçés
Aux amours trafiqués
Aux idées déformées:

Tes horizons nouveaux
N'apparaissent pas au hasard:

Ils se créent
Ils se martèlent
Ils se dégagent
De tes souffrances
Devenues volonté

Une habituée des maisons d'éducation

Enfermée
Pour avoir mal compris
Le caractère d'une société
Qui pardonne tout crime
Sauf celui qui éclate au grand jour
Enfermée
Pour avoir échoué
Dans l'engrenage d'une logique
Qui élimine les plus faibles
Pour protéger les faiblesses des plus forts
Enfermée
Pour avoir vu le jour
Parmi une poignée d'hommes
Brisés par leur travail
Enchaînés à la tradition
Irrités par les retombées
D'une existence sans contours
Enfermée
Pour avoir profité
D'une bénéfique colère
Née dans l'impasse
Nourrie par les déceptions
Allumée par les humiliations
Enfermée
Pour avoir gêné
La marche éternelle des choses
La dominance de la convention
La promotion des valeurs
A double tranchant
Enfermée
Pour avoir quitté
Les pavés droits de l'inconscience
Et les champs bien délimités

De l'intérêt public
Enfermée
Pour avoir suivi
Les impulsions de la vie
Les appels de l'autonomie
Les tentations
De l'égalité

Jeannot Scheer (Phil Sarca)

«Le Fantôme de la Liberté»

*« Nul ne sera soumis à la torture,
ni à des peines ou traitements
cruels, inhumains ou dégradants »*

Les assassins vivent, leurs victimes meurent !
Telle est la justice. Pour cette raison, nous faisons comparaître
aujourd'hui devant notre tribunal les auteurs de quelques crimes
commis entre le 29 avril et le 18 mars 1974.

Nous accusons et condamnons :
le colonel Raoul Benavide de Punta Arenas
pour avoir condamné la liberté à la prison à vie
le général Orlando Guttierrez de Santiago-du-Chili
pour avoir condamné la liberté à la peine de mort

le conseil de guerre de Valdivia
le conseil de guerre de Talca
le conseil de guerre de Rancagua
pour avoir assassiné la liberté

le Mgr Tagle Covarrubias, archevêque de Valparaiso
pour avoir béni les assassins de la liberté

la police espagnole d'Alicante
pour avoir arrêté la liberté

le tribunal d'ordre public de Madrid
pour avoir préféré l'ordre privé

le secrétaire d'Etat grec à l'information Carakostas
pour avoir rendu publique l'arrestation de la liberté

la junte grecque
pour avoir torturé la liberté

le président d'Uruguay Juan Maria Bordaberry
pour avoir refusé l'élection de la liberté

la police politique de Sao-Paulo
pour avoir matraqué la liberté

les bourreaux du Guatemala
pour avoir abattu la liberté à Quezaltenango

les autorités soviétiques
pour avoir interné la liberté

le gouvernement de Sri-Lanka
pour avoir détenu sans procès la liberté

la police du département de Bolivar en Colombie
pour avoir tiré sur les paysans de la liberté

le président de la République Dominicaine
pour avoir réprimé la liberté à San-Francisco-de-Macoris

les autorités de Casablanca
pour « atteinte à la liberté publique »

les policiers du Honduras
pour le meurtre de la liberté à Tegucigalpa

Nous acquittons et soutenons:

les étudiants Hector Fuentes Araos et José Balaguer Jara
les dirigeants paysans Humberto Vargas et Miguel Lopez Gonzales
ainsi que Nelson Gonzales Problete
condamnés à mort pour avoir souhaité la liberté

les dirigeants du parti socialiste
Uldaricio Figueroa et Victor Hormazabal
condamnés à mort pour avoir désiré la liberté

le civil Manuel Rivera
condamné à douze ans et un jour de prison
pour espionnage au service de la liberté

Mgr José Manuel Santos évêque de Valdivia
le cardinal Raoul Silva Henriquez archevêque de Santiago-du-Chili
pour avoir protesté contre l'assassinat de la liberté

le journaliste Angel de la Cruz Bermejo
les techniciens du Syndicat provincial de la presse
José Calderon Martin José Luis Callego de Caceres

Francesco Abad Fuentes Miguel Gonzales Sinde
et Carmen Frias Arrayo
condamnés pour propagande de la liberté

Petros Stangos chef du mouvement révolutionnaire communiste
Madame Mina Ghiannou Madame Nicos Kaloudis
et Nicos Koutroumbas
membres du parti communiste
torturés pour avoir exigé la liberté

Antonis Ambatielos dirigeant syndical
détenu et maltraîté à la prison militaire de Boyadi
par les bourreaux de la liberté

les militants ouvriers Waldemar Rossi
Antonio Aparecido Flores de Oliveira
torturés à l'électricité pour avoir demandé la liberté

les étudiants Fernando Augusto Santa Cruz Oliveira
Eduardo Collier Filho
« disparus » pour avoir voulu la liberté

le biologiste soviétique Vladimir Boukouvsky
condamné à douze ans de prison de camp et d'exil
pour avoir voulu penser en toute liberté

le général Piotr Grigorenko
transféré dans un asile de fous criminels
pour avoir protesté contre la répression de la liberté

Gabriel Souperfine
condamné par le tribunal d'Orel
à cinq ans de détention en régime sévère
pour avoir édité la liberté

Igor Ogourtsov
déclaré fou
pour avoir cru à la liberté

ainsi que toutes les victimes sans noms
assassinées torturées détenues internées humiliées
dans les dictatures de gauche et de droite
pour avoir cru
que la liberté

était plus
qu'un fantôme
ceci fut la liste de « quelques » crimes et de quelques condamnations
qui eurent lieu en moins de trois semaines
du 18 mars 1974 à aujourd'hui
multipliez
prenez conscience
prenez partie
parlez
et
agissez !!!

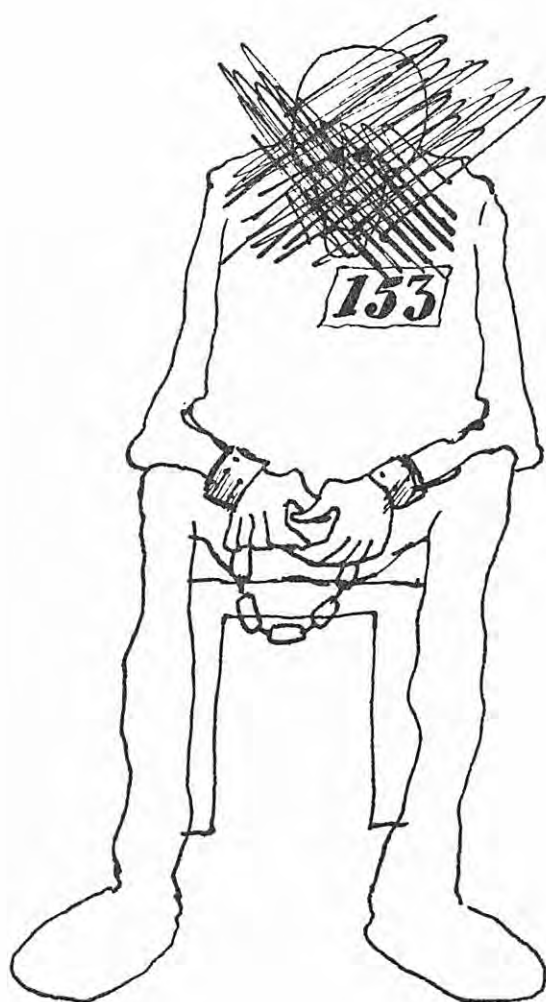
Elections Ca-Libres

l'injustice
sévit dans ce monde
non seulement
parce qu'on la commet
mais aussi
parce qu'on la tolère

j'espère que tous ceux
qui nous ridiculisent et nous poursuivent
comprendront un jour
plus tard trop tard
nos appels
quand ils verront venir
les faucheurs fascistes
pour faire la moisson
de leurs têtes creuses

tous les hommes sont égaux
a dit le dictateur
mais cela m'est égal

nos politiciens
sont souvent poètes
quand ils entendent
liberté d'expression
ils riment
liberté de pression
liberté de répression



dti

Nico Helminger

lëtzebuerg-gare

1.

eng blatzeg sonn stäipt sech op d'bréckegelänner.
dohannen eréischt, wou se kräiz a quir duerjenee
lafen, gin d'schinne blénkeg.
hie steet tèscht de wallissen. séng gring a wäiss
karéiert kap schéint nei ze sin. hie reiwt sech d'hänn
an d'äärm, haucht eng kéier a kuckt der otemwolléck no . . .
den aarbéchter mam gepäckweenchen könnt nôt bis hei hien;
en aneren aarbéchter huet en un der schëller gepaakt
an zeréckgerappt: »du houère mouërekapp! wanns du nach
eng kéier méng käärchchen hëlls, da vreckes du !«
hie steet tèscht de wallissen a kuckt sech déi zwee
gesiichter un, dat wäisst an dat schwaarzt . . .

2.

hie sötzt am buffet, schielt de pabeier vum zockerstéck
a gët dann a séngen dreem gestéiert vun zwee polizisten.
hie versicht kloer ze maachen, dass hien nach nët
laang am land as, nach keng aarbécht huet an nach guer nët
all déi néideg pabeière konnt besuergen. d'poliziste
schéinen nët ze verstoen. ee seet: »léier du mol
lëtzebuergesch!« an dann huelen si hie mat.

3.

hie gët op der aarbécht goe gedon. fritten? d'madam seet,
si hätt keng bestallt. hie bréngt de wäin, den här seet,
en hätt béier bestallt; hie bréngt de béier, den här
seet, en hätt wäin bestallt. hie gët geruff, hie gët
gejot, hie gët vum patron vernannt. a wann him e glas
entwutscht, laachen déi aner. a wann hien nuets déi
lescht grimmelen vum dösch geschärt huet, da kënnt
nach een, deen sicht sträit.
hie mécht dat mat, ouni e wuert ze soen.

4.

eng kéier awer bleiwt hien d'äntwert nët schëlleg.
leider as deen här e frënd vum patron, an de patron
mécht, wat e scho laang wëlles hat: e setzt hien op d'strooss.

5.

hie steet tëscht zwee polizisten.
reefer ëm d'an.
bekuckt säi billet.
wäit as hien nët komm
zu lëtzebuerg.

d'zeitungsfra

si wëllt näischt wësse vu politik. si féiert se all
dag um wëlo an dréit se ënner dem aarm. an domat huet
si genuch ze din. dat bësse geld, wat si dofir kritt,
gët si dach nët och nach fir eng parteikaart aus.
muenchmol freet si, ouni stoen ze bleiwen, ob ech nët
dëst oder dat gelies hätt.
dat vun deem kand, dat stonnelang op schaarfe
konservebéchsen huet misse knéien, huet si besonnësch
rose gemaach. »dat anert kann ee guer nët begräifen«,
seet si. si mengt déi grouss, déi organiséiert verbrieche.
eng kéier bleiwt si méi laang stoen.
si erzielt vun hirëm mann, dee mat engem zerquëtschte
fouss doheem sëtzt. »deene geet ët ni séier genuch
op der aarbecht«, seet si, »an déi domm sin rëm eng kéier
mer.« hire grousspapp war zu fouss aus italien no
lëtzebuerg komm. hie war nach nët laang hei, du hun
zu déifferdëng d'gendaarmen op hien a séng kollege geschoss.
»vill huet sech nët geännert«, seet si, reecht mer
d'zeitung a geet weider . . .

René Kartheiser

Hätt ech!

Hätt ech nach ee Joër gelieft,
een eenzegt Joër,
vläicht wir et mir da gegléckt
déi Bréck ze bauen
vun deer ech all Nuet dreemen,
déi Bréck op deer mir eis
um halwe Wee begéinen . . . ;

Hätt ech nach ee Joër gelieft,
een eenzegt Joër,
vläicht wir et mir da gegléckt
dat Lach ze gruewen
vun deem ech all Nuet dreemen,
dat Lach an dem mir
all Haass an Näid begruewe kënnten . . . ;

Hätt ech nach ee Joër gelieft,
een eenzegt Joër,
vläicht wir et mir da gegléckt
dat Lidd ze schreiwen
vun deem ech all Nuet dreemen,
dat Lidd dat eis derzou verlede géif
all mateneen ze sangen . . . ;

Hätt ech !

Félix Mersch

Deit mir den Aachen!

Neen, meim Frënd hoat di Plack mat deem Getroters an deene Witze iwer d'Ninéi goar net gefall.

»Di hoan dat Meedchen goar net kannt«, sot en, vläicht die een Sät vun him, wi et sich herno gewisen hoat, awer woufir et sou geen ass a wi et frier wiirklich woar, dat wees keen voan hinnen, doarfir säin se noach ze schnudelig a säi hoa vergeess, bäi eener aler Heemelmaous nozefron.

Wi d'Ninéi Meedchen geen ass, do ass de Kréich komm, deen ischten Wëltkréich, wu een d'Kanunen vu Verdun heer duddere gehéiert hoat. Wi de Kréich eriwer woar, an d'Preisen sich gedommelt hoan, fir iwer d'Bréck ze kommen, do woar een Kanun dobäi, di et op d'Ninéi e seng Mamm ofgeséin hat. Op deem Stuss fir op d'Bréck ass déi zreckgelaf. Hire Rouer hoat d'Mauer voam Geewel duurchgeschlon, an d'Ninéi a sein Mamm hoan op eemol an hirer Kichen an de Laf vun eener Kanun gekuckt. A si wossten mol net, ob si gelode weer oder net.

Et woar e schi Meedchen du, d'Ninéi. Bakesse Märten hoat hat ëmmer Schniwittchen genannt. Et hat awer och een Haout wi Schni, Baken an e Mond rutt wi Blout. Nëmmen sein Houër, déi hoa geliicht wi Gold, an dee schlammen Hallesch Benni hoat ëmmer gesot: »Ninéi, dou hoas Houër wi d'Loreley«.

A wi d'Ninéi du gefrot hoat: »Hoas dou d'Loreley da scho geséin, Benni?« du hoat de Benni gesot: »Wees de, Ninéi, wann äich dat Meedchen geséin hätt, da giff et elo net mi eleen op deer Lei sëtzen, well äich ka gout schwammen.«

Mi hoat een awer net deerfe son, dat war schuns d'Grënz, well dem Ninéi sein Mamm hat en Uer op su een Reeden, hir Kand sollt näist hiren, wat him kënnt d'Onrou a Kop an Häierz seetzen.

Et ass vill Waasser d'Sauer erfogelaf. D'Ninéi ass an d'Jouere gewoss an et hoat op dee Pränz gewoart, deen hi zu Pärden zu villen Meedercher komme soll.

D'Mamm hoat och opeemol ageséin, datt et Zäit weer fir d'Ninéi, fir zou de Leiden ze kommen. Et hätt sugoar können bäi d'Musik gon,

wann et gewollt hätt. An dëser Zäit, wi sein Mamm opgehéiert hoat, fir op hat oacht ze geen wi d'Kluck op hir Hénkelen, stung kee Meedchen su topig a su schei do wi d'Ninéi.

Do woar dee jonken Duanjee, deen dem Ninéi an de Kop gesat hot, hat misst dach schwamme gon. Hat deen dobäi och oan d'Loreley gedoacht, ech wees et net? En hoat gemaach, wi wann heen e Meester am Schwamme weer. Dat weer de Sport fir hat, fir d'Ninéi.

Säi Keerper weer dofir wi gemaach. Wi e »Keerper« gesot hoat, ass d'Meedchen sècher feirrutt geen am Gesicht. Jo, et hätt e Keerper wi en Delphin, an dat wisst jiddereen, datt déi gout schwamme kénnten. Su ass dat hin an heer gaang mam Keerper, mam Delphin, mam Schwammen, deeglaang, wochelaang, an dono hoat de Schwammeester gesot, hee giff d'Ninéi schwamme léieren. Hat en vläicht gedoacht, hee kénnt d'Meedchen an der Däistert an d'Waasser an aus dem Waasser bréngen? D'Ninéi, dat den Ènnerscheed tèschent eem Boarf an eem Delphin goar net, den Ènnerscheed tèschent eem Jong an eem Meedchen net genee kannt hoat, ass net droa gaang.

An du hoat et geheescht, et kénnt een och am hellen Do schwamme léieren, su an der Mëttesstonn, wann d'Leit hir Been ènnert den Zoppendesch streecken, kee Fëscher bäim Waasser sëtzt, a keen Fra d'Weesch bleilt.

D'Ninéi hoat säich schuns als Meesterschwëmmisch am Schunnes seiner Schwemm geséin, op deem grusse Breet, hoat keen Trëndel gefoart, ass gedaucht bis bei d'Minnen a bei d'Boarwen.

Wat hoan déi gekuckt, well d'Ninéi as geschwommen wi en Delphin. Et hoat sich dee schinnsten vioulischen Schwammkostüm kaf mat eener geeler Kap. An du woar et su wäit.

Et ass e woarmen Dag, e bloen Himmel. D'Ninéi trëppelt ènnert der Eiseboan erdoarch bäi d'Sauer. T'gesäit aous, wi wann hat no der Weesch kucke ging, op der Blaach, ugedon mat eem laangen wäiss o blo karéierten Schiirtich. Et ass awer keen Weesch do fir deno ze kucken, an d'Ninéi geet iwer de Kisel bis ènnert den zweeten Bou voan der Bréck. Do wouert schuns den Schwammeester an Zivil an an Heemsärmelen. E weist dem Meedchen dee grusse Puudel Waasser matzen am Kisel. Et ass net vill Waasser am Puddel, et steet nëmmen su hi wi een Hand. Jo et deerf haut noach net an d'offe Waasser, dat ass fir spiider. — De Schwammeester muss säich ëmdrien, wi d'Ninéi säi Schiirtich oausdeet. Elo mëcht et sich op de Wee.

D'Sonn stécht. D'Ninéi meent, si giff nēmmen op hat scheinen. Vlāicht
 ass et su, an d'Sonn ass ganz verwonnert, su hoat si d'Ninéi noach ni
 geséin, wāiss wi Schni, rutt wi Blout, blo wi e Veilchen a geel wi
 een . . . Botterbloum. An di Waken se su woarm, d'Meedchen ass frou,
 wi et am Puudel ass a sich dra leeë kann. D'Waasser aus gout woodlich.
 Jo, an elo féinkt och schuns de Schwammeester oan, hee bleift
 am Scheet voam Bou an zeelt an kommandiirt: »Eent . . . zwee . . . !
 Eent . . . zwee . . . ! Eent . . . zwee . . . !
 D'Ninéi keent d'Schwambbeweegongen, dat Gestrowels mat
 Oarmen a Been ass net schwiir. Do kann een schun d'Auen zoudun,
 da kréit een kee Waasser dran.
 Elo klascht en am Takt, de Meester, deen hoat et gout.
 »Eent . . . zwee . . . ! Eent . . . zwee . . . !«
 D'Ninéi strowelt a blist, d'Waasser sprutzt no alen Säiten, an
 dee grussen schinnen Fësch kēnt net voan der Plaaz.
 An elo gēt e geloowt, dee Fësch. »Gutt esou, gutt esou, Joffer Nini !
 Et kēnt net besser gon ! Ech hu jo ëmmer gesot . . . ! «
 An en hoat weider gezeelt a weider geklatscht:
 »Eent . . . zwee . . . ! Eent . . . zwee . . . !«
 D'Ninéi ass es schuns méit, fir am Kisel ze woulen, et hoat schuns bal
 kee Waasser mi ënner säich, awer et gēt säich net. Elo ass di
 geel Kap owen, dann dee vioulchen Deel vum Ninéi, an hat zeelt mat:
 »Eent . . . zwee . . . ! Eent . . . zwee . . . !«
 An et klatscht ëmmer mi hoart, ëmmer mi sir . . .
 Do stēmt eppes net . . . ! Et meent een . . .
 D'Ninéi mëcht d'Auen op, heeft de Kop, kuckt ëm sich . . .
 Op der Bréck stin se ze klatschen, am Takt an d'Heen ze klatschen,
 de Mettes an de Mathes, de Jemp an de Jampier, den Neck
 an den Nick, de Jos an de Jusep, de Pitt an de Péitchen
 Wat soll dat oarm Kand maachen ? Sech an de Kisel an an
 d'Waasser erawoulen, fir datt keen et mi gesäit?
 Do soll dach d'Sonn dem Ninéi bäisprangen an deenen alen a jongen
 Béck op der Bréck de Kop seengen a se blann maachen, nēmmen fir e . . .
 Awer neen. Si kuckt no, d'Sonn, gesäit wi d'Ninéi ënnert de Bou
 leeft uni op di gléideg Steen oacht ze geen, gesäit wi et erem
 raouskēnt, d'Schoun an d'Féiss zéit, d'Schiirtich ëm sech schléit
 an weiderleeft. Dat wāissblo Schiirtich fladdert
 em deen vioulchen Schwammkostüm an di geel Kap.
 Jo, su ass dem Ninéi schro matgespillt gin. D'Meedchen hoat sein
 Mamm a säi Brouder verloar. Et stung ep eemol eleen do, an dat nach

an eener Wiirtschaft. Et ass hoart geen awer och net zevill
hoart, ma et ass su komm, datt hat de Geeck mat deenen gemaach
hoat, di de Geeck mat him maache wollten.
Deen hi zu Pärdd ass ni bäi d'Ninéi komm, et hoat
en och net gebrauch fir säi Leewen ze maan. Elo rout et bäi der
Schlammillen, an wann hat déi Plack an och mäich hiren giff,
da giff et son: »Deit mir den Aachen !«
Oder wat meenst dou ?
Äich säin net su sècher, ob et dat giff son vum Aachen ze deien.
Et giff kickelen, kickelen wi nëmme winnig et können a wu ee meent,
se hätten een Kleeckelchen hannen am Haals.

Guy Rewenig

Eng Bauplaz fir d'Fräihät

1.

Do sin der déi eise Frid
Mat wëlle Klappjuegten
Aus senger Schuel
Erausbrieche

2.

Do sin der déi onerwünscht
Gedanken
An de Schraubstack spanen
Mat Stroumsteiss gierwen
Mat Klëppelen zerléen
Mat gliddegen Nolen zerpicken
A Prisongslächer lues
Zerfale loossen

3.

Do sin der déi aner Leits Liewen
Hannert en Zonk
Vu Flënten drecken
An d'Waasser dreiwen
Op Kräizer nelen
Fir datt hir bluddeg Dreem
Wuerzelen zillen
Um Suebelbuedem
Vun der Brutalitéit

4.

Do sin der déi gär der Fräihät
En Daach aus elektreschem Drot
E Gaart aus Virurteler
Eng Strooss aus Schierbele bauen

5.

Do sin der déi d'Vollek
Mam Talléck vum Stiwel

Um Buedem zermuelen
Wéi Onkraut
Tëscht hiren Illusiounen

6.
Do sin der déi Fligere senen
Datt d'Bommen nët niewent
D'Stréihäipe falen an d'Waassergrief
An de Räisfelder
Grëndlech zerrappen

7.
Do sin der déi jiddwer Zaldot
En Hellegebild an d'Uniform stiechen
Fir datt dem ieweschten Här säi Wuert
Mat Flamewerfer
Napalmotem
Granateniwwel
Bis an de läschte Wenkel
Vun den Heedelänner ka verbreet gin
Fir datt ouni Emwee
D'Bridderlechket
An d'Käpp erageschlon
Erageschoss
Eragebrannt gët

8.
Do sin der déi bieten
Fir datt d'Maschinnegewierfabriken
Hir Aarbecht behalen
Fir datt all Dag Milliounen
Vu Kugele verspreeht gin
An d'Polfermëscher
Nët op der Strooss sëtze bleiwen

9.
Do sin der déi d'Kiirche fällen
Mat Krichslidder fir de Fridden
Haasspriedegte fir d'Zesummeschaffen
Doudemassen
Fir e glecklecht Liewen

10.

Do sin der déi d'Helleg
Am Himmel
Op d'Schluechtfeld schleefen
Do sin der déi sech
Hiren Erléiser
Wéi e Bajonettmesser
Op de Klabes schrauwen

11.

Do sin der déi d'Geschicht
Nei erfannen
Fir hiner Wourecht
E Pad ze trëppelen
Do sin der déi Wieder verbéien
Fir hiner Sprooch
Eng Plaz fräizeschëppen
Do sin der déi d'Léift
Op Folterdëscher probéieren
Fir hiren Haass
Ze verkleiden

12.

Do sin der déi Mauere bauen
Fir hir Scheierparten
Iwwerdäitlech
Am Beton
Wenken ze loossen

13.

Do sin der déi d'Wourecht
Mat Lige plooschteren
D'Häll zoupäche
Mat hirem Himmel
All Misär mat schéine
Versprieche
De Wee verspären
Do sin der déi nach
De Strack um Gaalgen
Fir e Fändel
Vun der Fräihät halen

14.

Do sin der déi Leit
Erschéissen
Fir hinnen d'Hänn ze bannen
Do sin der déi mat der Flënt
Hirt Recht
Op d'Stire schreiwen
Do sin der déi d'Fräihät
Begrüewen
Fir se mat hirem Stréi
Nees opzestoppen

15.

Do sin der wéi mir
Déi d'Fäischt an den Täsche knieden
Déi sech hanner Wands verzéien
Déi d'Leed an der Welt
Wéi eng al Leier
Stéps fänke loossen

16.

Do sin der wéi mir
Déi Hëllef mam Geldsak
Doruechter rëselen
Déi keemol eng Tréin
Zevill
A keemol eng Priedegt
Zemann
Fir aner Leits Suergen
Iwwereg behalen

17.

Do sin der wéi mir
Déi mam gudde Wëll
Soulaang hauséieren
Bis all Diren zougeklaakt
All Fënstre gespaart
All Auswéer kromm sin
Do sin der wéi mir
Déi sech hir Fangren

Soulaang verbrennen
Bis nämme méi
Un egene Wonne gedoktert gët

18.

Do sin der wéi mir
Déi hir batter Middegket
Op all Rosereien tässelen
Déi jorelaang Kreesch
No an no
An hirem schappege Gleck
Erstecken

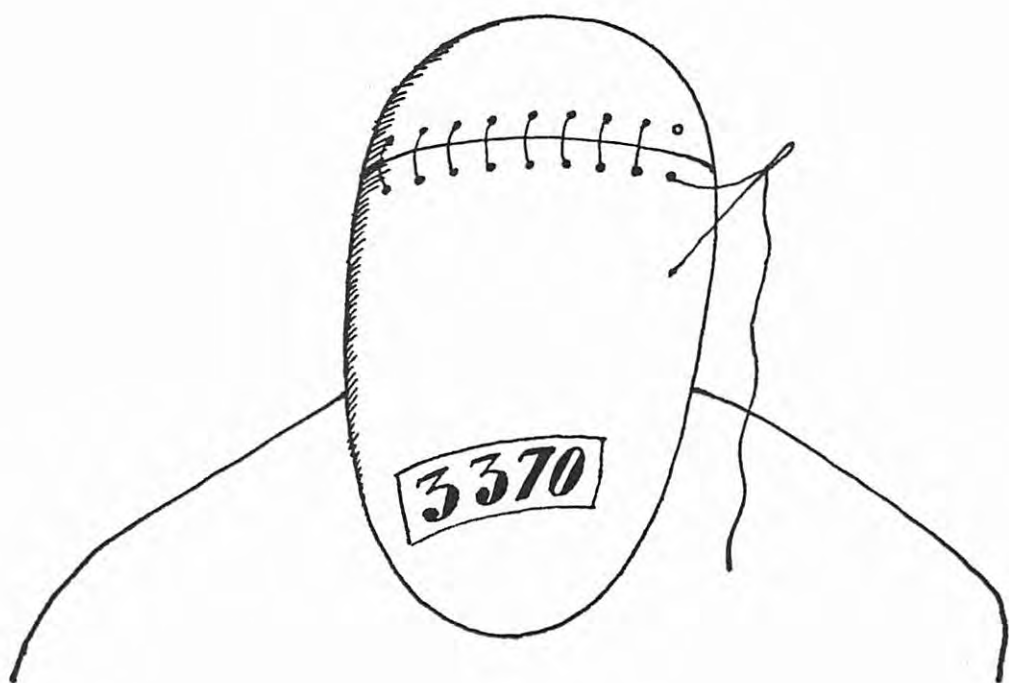
19.

Do sin och nach anerer
Déi nët op den Zoufall waarden
Déi matzen an der Keelt
Nët einfach vum Summer téinen
Déi nët vun iwtermuer rieden
Wann haut d'Kromm an der Heck läit
Déi nët vu Blumen a Bëscher dremen
Wa Bommelächer frieme Leit
Déi Sait hiren Dierfer
De Krich ukënnegen
Do sin och nach anerer
Déi Fouss bei Mol
A Fauscht am Wand
Hir Meenong
Zum hechste Präis verkafen
Do sin och nach anerer
Déi nët ëmmer zecken
An nët ëmmer zweiwelen
Déi hire Gescheck an de Grëff
Hirt Baugeschiir an de Grapp
Hir Kraaft op de Bockel huelen
An ufänken tëscht de Fronten
Der Fräihät eng Bauplaz ze schafen

20.

Do sin och nach anerer
Déi Dag an Nuecht

Ouni laangt Gedeessesems
Wuert fir Wuert
Steen fir Steen
Stack fir Stack
E faarwegt Héichhaus
Fir zeng Milliounen
Getrëppelt Bridder
Matzen an der Gewan
Zesummenzammren



dti

Corrigendum au recueil « Droits de l'Homme », qui a été édité
par Amnesty International Luxembourg a.s.b.l.

Les biographies de Monsieur Jos Jacquemoth et de Monsieur Jacques
Wirion sont à échanger

Page 65, dernière phrase. Il faudrait lire :

Avec la proclamation des principes intangibles toute culpabilisation
est évacuée à priori, même si se crée à posteriori quelque désarroi
d'intellectuels.

René Beck

luxembourgeois né à Bruxelles en 1943 sous le signe du scorpion
licencié en sciences sociales et politiques
est employé actuellement dans une entreprise sidérurgique
collabore occasionnellement à certains journaux luxembourgeois.

Josy Braun

geboren am 14. Januar 1938, wohnhaft in Bettemburg/Luxemburg, Journalist.

Veröffentlichungen in deutscher Sprache:

"gezählt, gewogen, geteilt", novelle 1962 (vergriffen) — "credo der nebelkinder", gedichte 1963 — "marias zweite niederkunft", gedichte und Erzählungen, 1972.

Veröffentlichungen in luxemburgischer Mundart:

"de klänge prënz", e märchesspill nom "petit prince" vum antoine de saint-exupéry, 1966 — "d'kromm an der heck", en theaterstéck a 7 deeler, 1966 — "d'rammelscheeder", eng operett an 3 deeler, d'musek as vum jos. kinzé, 1967 — "requiem fir e lompekréimer, en theaterstéck an 3 deeler, 1969 — "mir si vum viz", en eenakter, d'musek as vum jos. kinzé, 1971 — "kuck-lux-clan", d'stater revue, 1971 — "d'sakgaass", en theaterstéck an 9 deeler, zesumme mam guy rewenig a mam guy wagner geschriwwen, 1973 — "wie bas de dann, leo?", en eenakter, 1976 — "h'exejuegd", en eenakter, 1978 — "loost de mound do wou en as", gedichter a songen fir de cabaret, 1978 — "den här", en theaterstéck an 2 deeler, 1978 — 9 beetebuerger revuen tëscht 1964 an 1973 — texter fir d'cabarets-programme vun der "huwwelbänk", säit 1964.

François Didier (diti)

Cartooniste — né le 15. 2. 1931 à Luxembourg

depuis 1949: Publication en différents journaux luxembourgeois

Expositions de groupe:

1964: Exposition "Kunst und Technik" avec Darmstädter Studienkreis, Kongresshalle Berlin

1974, 1975, 1976, 1977, 1978: sélectionné pour l'Exposition Mondiale de la Caricature à Knokke-Heist dont trois fois choisi par l'éditeur (Fondation Davidsfonds) pour le "Kartoenboek" de cette exposition

1976: Brno, Tchécoslovaquie — VIIe Biennale des Arts Graphiques — Exposition Internationale de l'Illustration et du Graphisme du Livre

1977: Institut Français des Pays-Bas, Amsterdam — "La bicyclette et les artistes d'aujourd'hui"

Exposition individuelle:

1977: Galerie d'Art Municipale Esch-sur-Alzette (Gr.-D. de Luxembourg)

Concours:

1968, 1970, 1971: Sélection de cartes de vœux (mentions honorables), Werbefachverband Franken e.V., Nürnberg

Illustrations de livres:

1972: Mausgraue Geschichten (Josy Braun)

1973: Poesie per i miei compagni di scuola (livre d'enfants, Aglieri)

1975: D'Seibecken (Pol Pütz)

1978: Loost de Mound do wou en as (Josy Braun)

Alex Diederich

né en 1959 à Luxembourg

après l'école primaire études secondaires à l'Athénée de Luxembourg

à partir de l'automne 1978 études d'Ethnologie à l'Université de Fribourg en Allemagne

depuis 1975 publication de textes satiriques et de poèmes (sous pseudonymes divers) dans le "Kéisécker", journal de "Jeunes et Environnement"

depuis 1977, publications de quelques poèmes dans le "Luxemburger Wort"

Georges Hausemer

geboren 1957 in Differdingen, wohnhaft in Mertert, "examen de fin d'études secondaires" 1976 in Echternach, seit 1976 Studium der Publizistik an der Universität Salzburg.

Seit 1974 zahlreiche Lyrik-, Prosa- und Essayveröffentlichungen in Literaturzeitschriften in Luxemburg ("Luxemburger Quartal", "Schließfach"), in Österreich ("Blätter für Lyrik und Kurzprosa", "Literaricum", "Salz", usw.) und in der Bundesrepublik Deutschland ("Univers", "tja", "Aqua Regia", "der literat", "Schreibheft", "Oldenburger Hefte", "Blätter für Literatur und Grafik" u.v.a.).

Weitere Publikationen in der Luxemburger Tagespresse ("tageblatt" und "Luxemburger Wort"), im Hörfunk und in Anthologien ("Zen auf Deutsch, Hamburg 1977", "Publikationen Luxemburger Autoren, Edition Luxemburger Quartal, Steinsel 1976" u.a.).

Teilnahme an Lesungen in Luxemburg, Österreich und BRD; ferner am Autorentreffen der "Bayreuther Festspiele" 1977.

1976 Preisträger beim Kurzgeschichtenwettbewerb des "Luxemburger Wort".

1977 Auszeichnung beim Georg-Trakl-Förderpreis für Lyrik in Salzburg.

Einzelpublikationen:

"SITUATIONEN"-Lyrik und Prosa, éditions trèves, Trier 1975

"Der tägliche Kram...", Edition Cassandra, Schwandorf 1976

"Nacht im Glashauss"-Texte, Edition trèves, Trier 1977

Lyrik wurde übersetzt ins Englische und Französische.

Seit einigen Monaten intensive Arbeit an Hörspielen ("Reden und Schweigen", "Atemnot", "L", "Lautsprecher und Leisesprecher" u.a.), an konkreter Poesie und experimenteller Prosa ("schritt in rot" — texte und montagen, in Vorbereitung).

Nico Helminger

geboren in Differdingen.

Studium der Germanistik, Romanistik und Theaterwissenschaft in Luxemburg, Saarbrücken, Wien und West-Berlin.

Schwerpunkt: Theater.

Erste Erfahrungen im Studententheater, Mitarbeit in der "Spillfabrik". Autor mehrerer Stücke.

Emile Hemmen

Publications en langue luxembourgeoise:

"Mei Wé", recueil de poèmes (1948) — "Licht a Schied", récits (1950) — Poèmes et prose dans différents périodiques luxembourgeois.

En langue allemande:

Publication de neuf nouvelles aux Editions du Rappel (entre 1955 et 1960) — Publication d'autres nouvelles dans des périodiques et pages culturelles — Roman: "Die Wahl" (34 chapitres), Editions du Rappel (1960) — Poèmes et prose publiés dans les périodiques et pages culturelles.

En langue française:

Poèmes parus dans différents périodiques ou pages culturelles du Luxembourg et de l'étranger — 3e Prix en poésie moderne lors du Concours international de la Francophonie en 1972.

Romain Hilgert

geboren am 22. 12. 1954 und wohnhaft in Luxemburg. Freier Schreiber, vor allem von hinterhältigem Journalismus und subversiver Lyrik (Sammlung in Vorbereitung), in Guerilla gegen Krokodil-Genozid aktiv.

Guy van Hulle

né le 21 juillet 1949 à Esch-sur-Alzette

étudiant en éducation physique et sportive — correspondant culturel au "tageblatt"

1 recueil de poésie bilingue en 1976

1 disque — parodies et imitations « Pilofofonken » de la même année

co-éditeur d'une monographie sur le caricaturiste luxembourgeois Albert Simon en 1978.

Jos Jacquemoth

geboren 1944 in Luxemburg; 1950-1967 Primär-, Sekundar- und Hochschule (letzte in Tübingen)

und Heidelberg); seit 1967 Deutsch- und Geschichtslehrer am LGL, am LCD und seit 1976 am Athenäum.

Bisherige Veröffentlichungen: Aufsätze und Aphorismen in verschiedenen Zeitungen.

René Kartheiser

Kannerbicher: D'Wichtelcher vum Holleschbiereg — De klenge Stär.

Prosa: Eng Päif laang.

Gedichter: Nuets as d'Welt ronn — Abee, hei hut dir et

Prosa a Gedichter: Batteralzem — Wëlle Wäin.

Félix Mersch

geboar zu Maacher den 1.1.1911. Voan 1921 oan zu Eechternoach.

1930 Primasexamen am Kolléisch. Dono Schullmeester a Matoarbechter voan Kannerzeidongen.

Voan 1937 bis haut: Kannerbéicher, Kannertheater, Hörspiller, Geschichten, dobäi vill Illustratiounen a Biller.

Guy Rewenig

geboren 1947 in Luxemburg, Lehrer und Schriftsteller, lebt in Esch-Alzette.

Bisher sieben Buchveröffentlichungen (Theater, Lyrik, Aphorismen, Essays) im Eigenverlag "Edition kontext".

Jeannot Scheer, alias Phil Sarca

1953, professeur-stagiaire à l'Athénée et au CEML. Publie des textes dans "Le Phare" et des revues françaises. Son premier recueil "Uranium, Plutonium, Delirium" est paru en décembre 1976 chez Didier-Michel Bidard (Caen). Un deuxième recueil né en collaboration avec son ami René Welter et Jos Weydert (collages) s'intitule "Il pleure sur Santiago, capital de la terreur" (Imprimerie de la Frontière, décembre 1977). Membre du collectif "Germinal". (Adresse: 31, rue Albert Wingert, Schiffflange.)

Victor Speller

Wann ech och kommen aus dem Baurestand,

ech bréngen dach ganz vill vun allerhand.

Meng Viirschléi kascht'n de Stat keen Zantim Geld

a si bestëmmt dach nätzlech fir d'ganz Welt.

Wann ech och hu kéng Mëttelschoul gemaach,

ech trieden trotzdem a fir éng gudd Saach

a méngem schéine Buch "Di neiste Politik

am Reim" vum Baure Dichter Speller Vik.

Helga Teichmann

geboren und aufgewachsen in Hermsdorf-Kynast, einem Dorf am Fuß des Riesengebirges (Sudeten), nach der Ausweisung aus Schlesien 1946 Studium in Erlangen (Bayern).

Seit 1973 Professor für Naturwissenschaften an der Europaschule in Luxemburg.

Jacques Wirion

geboren 1953 in Differdingen. Nach dem Abitur 1973-1976 Studium der Germanistik und Geschichte in Wien, seit 1976 in Berlin. Bisher keine Veröffentlichungen.